FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 929

AVRIL 2023

BALLON D'OR

Albert de Hongrie, l'empereur de 1967

ENTRETIEN

"JE SAVAIS CE QUE JE VALAIS"

Victor Osimhen

+

AU TABLEAU !
France-Bulgarie 93, Penev rouvre la plaie

ENQUÊTE
Faut-il coucher pour réussir (son match) ?

VILLE DE FOOT
Belgrade, ça se dégrade

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25 074 – 8 avril 2023 – Ne peut être vendu séparément. Frankie & Nikki/L'Équipe

Testez l'ID.4 de Paul. Il pourra (trop) bien vous en parler. Par contre, il ne vous laissera pas repartir avec.

Découvrez le Volkswagen ID.4 100 % électrique
aux côtés de ceux qui le conduisent déjà.

Prenez rendez-vous pour un essai.

Cycles mixtes gamme ID.4 (kWh/100 km) WLTP : 16,3-18,9. Rejets de CO_2 (g/km) WLTP : 0 (en phase de roulage). Valeurs au 01/12/2021, susceptibles d'évolution. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.

Volkswagen Group France – SAS au capital de 198 502 510 € – 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts
RCS Soissons 832 277 370.

Pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social :
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'homme

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Jérôme Cazadieu

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Thomas Simon
Théo Troude

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

TRAUMA, TOUT UN ROMAN

Emmanuel Bojan
Rédacteur en chef adjoint

Outch ! Qui souffre, sort. Cette nouvelle série serait moins drôle que le dernier opus de *LOL* avec les facétieux Pierre Niney, Leïla Bekhti ou François Damiens, mais elle éliminerait facilement quelques acteurs du foot. David Ginola, comparé à un criminel par Gérard Houllier après France-Bulgarie 1993, a connu la double peine. Le traumatisme de l'absence à la World Cup à la photo-finish vous est proposé de l'autre côté du miroir par celui qui l'a perpétré, le sélectionneur Dimitar Penev, et le perpétue, d'une certaine façon, en le décortiquant au tableau noir. Le trauma, Victor Osimhen en a réchappé : "Ils sont passés par l'intérieur de ma bouche. Je ne sentais plus rien, comme si une partie de mon visage demeurait anesthésiée." Désormais, le Napolitain masqué fait partie des cinq attaquants les plus prolifiques en clubs. Autre rencontre : des Ukrainiens exilés en raison de la guerre, avec un ballon français comme bouée, témoignent de l'impossibilité d'être heureux, même s'ils ne logent plus à l'adresse du malheur. Belgrade, elle, ne sort pas du cycle de violence qui avait coûté la vie à un supporter toulousain, Brice Taton, en 2009. De bagarre lasse, ses habitants désertent les stades de la capitale serbe. Il y a longtemps que l'Europe centrale et de l'Est, en lumière dans ce numéro, n'est plus le cœur de l'Europe. Paris, encore une fois, ne figure pas sur la carte printanière du Vieux Continent. Le PSG en C1, c'est toujours presque, jamais vraiment, et le trauma de sa quête inaboutie bascule en gentille dépression en L1. Rappelons-lui qu'en France on se complaît aussi dans l'adoration romantique des perdants magnifiques. Aurait-on plus de tendresse pour ce PSG s'il éventrait son matelas sur Lens et Marseille et laissait filer un onzième titre de champion ? Les désillusions font mal, mais on retire parfois plus de panache que de douleur en s'inclinant à ça de la consécration. Pour peu qu'on ait vibré. Pourvu qu'on ait fait vibrer.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
- **Chez votre marchand de journaux**
- **Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball***

Alexis Réau/L'Équipe

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantané
Tout l'amour de Naples
L'envol de Maignan

10 Mon héros
Roberto Baggio à la sauce créole

12 Cazarre
Captain sensible

À L'AFFICHE

14 Entretien
Victor Osimhen : "À quoi ça tient l'explosion d'un joueur ?"

24 Décryptage
"Gardiens de but : mettre la pression, maîtriser mon destin"

28 Enquête
Le sexe, ami ou ennemi de la performance ?

34 Data zone
Un peu plus de crème anglaise

36 Témoignages
Terrains d'accueil pour joueurs ukrainiens

42 Au tableau !
Penev revisite France-Bulgarie 93

50 Tendances
Échantillon de football-fiction

TEMPS ADDITIONNEL

52 Ville de foot
Belgrade, état fiévreux

60 Économie
La guerre des crampons

BALLON D'OR

62 Sur les traces de...
Florian Albert, le dernier empereur

66 Paroles de juré
Hrabe : "Nostalgique de 1996"

67 Tellement BO
Ils ont changé de monture

70 Pas trop cliché
Breitner, derrière la porte

14 Osimhen

24 Gardiens

42 Penev

52 Belgrade

62 Albert

Frankie & Nikki/L'Équipe - Roberto Frankenberg/L'Équipe - Sébastien Leban/L'Équipe -William Dupuy/L'Équipe - L'Équipe

+30 MATCHS PAR MOIS
EN DIRECT ET EN EXCLUSIVITÉ

POUR 12,99€/MOIS*

GRANDES AFFICHES

FC LORIENT-OM
RC LENS-AS MONACO
OL-OM

MATCHS EN
MULTIPLEX

REPORTAGES ET
INTERVIEWS

ANALYSES DE
THIERRY HENRY

*ANNULABLE À TOUT MOMENT

*Abonnement supplémentaire, exclusivement pour les membres Amazon Prime. Pour devenir membre Amazon Prime, voir prix et conditions sur amazon.fr/prime.
Désabonnez-vous de la chaîne à tout moment. Voir conditions générales sur primevideo.com

TOUT L'AMOUR DE NAPLES

Bien parti pour décrocher son premier Scudetto depuis 1990, qualifié en C1, le Napoli vit une saison exceptionnelle. Toute une ville, déjà bouillante, retrouve la fierté en ses joueurs.

Photo
Tullio Puglia/UEFA via Getty Images

Lete
MSC
Lete
Garofalo

L'ENVOL DE MAIGNAN

À Dublin, contre l'Irlande (1-0), Mike Maignan a sorti une parade pour la postérité sur une tête de Nathan Collins en fin de match. Dans dix ans, on reverra ce geste avec le même émerveillement. Le gardien des Bleus a réussi le passage de témoin avec Hugo Lloris.

Photo
Ramsey Cardy/Sportsfile via Getty Images

ROBERTO BAGGIO, À LA SAUCE CRÉOLE

Malgré un Championnat arrêté depuis deux ans, cet homonyme du Ballon d'Or 1993 brille avec son club haïtien en Ligue des champions Concacaf.

Par Oscar Bertrand. Photos Pierre-Michel Jean/L'Équipe

En 1993, Roberto Baggio remportait son unique Ballon d'Or. Trente ans plus tard, son nom résonne d'une manière inattendue, bien loin de son Italie chérie. En Haïti, un certain Roberto Baggio Louima fait fureur dans son club du Violette AC. "Mon père aimait tellement Roberto Baggio que, quand ma mère était enceinte, ils ont décidé que je m'appellerais Roberto Baggio Louima. Et je suis fier de porter ce nom." Pour le jeune ailier technique de 25 ans qui parle uniquement le créole local, le rêve est désormais de rencontrer son homonyme. "J'ai regardé toutes les vidéos de compilations possibles de Roberto Baggio. Ce qui m'a fait le plus mal, c'est son tir au but raté en finale de la Coupe du monde 1994 contre le Brésil *(0-0, 2-3 aux t.a.b., au Rose Bowl de Pasadena, en Californie)."*

Loin des strass de la Juve où le *Divin Codino* (Le divin à la queue-de-cheval) a joué ses plus belles partitions (1990-1995), l'attaquant fait les beaux jours du Violette AC, le seul club haïtien à continuer à exercer une activité professionnelle grâce à sa présence en phase finale de la Ligue des champions Concacaf. En cause, une crise politique aggravée par l'assassinat du président Jovenel Moïse (2021), tué par un commando et la mise en place d'un état de siège depuis presque un an pour faire face à la prolifération des gangs armés.

"J'ai vu la mort devant moi, mais Dieu m'a sauvé"

En football, le point de non-retour a lieu le 10 janvier 2021, lors de la finale du Championnat national entre l'Arcahaie FC et le Violette AC. Deux expulsions pour bagarre lancent une terrible réaction de colère des supporters : jets de pierres et de bouteilles sur le terrain, puis coups de feu. Bilan : deux morts et une cinquantaine de blessés. "C'était et c'est encore le pire moment de ma carrière et surtout de ma vie, se souvient-il. J'ai vu la mort devant moi, mais Dieu m'a sauvé." Heureusement, Louima a trouvé refuge dans le football. "On m'appelle le Vinicius haïtien. *(Rires.)"* Malgré neuf mois sans match officiel, il reste l'un des joueurs les plus prometteurs de son pays (4 sélections avec les A), en témoigne sa magnifique prestation en huitièmes aller de la Ligue des champions Concacaf contre l'équipe américaine d'Austin FC (MLS, 3-0), sur terrain neutre, en République dominicaine, et non à Port-au-Prince (la capitale d'Haïti) en raison de l'insécurité. Jamais un club haïtien n'avait remporté un match dans l'ère moderne de cette compétition (depuis 2008-2009). "J'ai beaucoup d'estime pour Roberto, avance Anthony Campoy, le secrétaire général du Violette AC. Je le suis depuis qu'il est petit mais, malheureusement, on est dans un pays où c'est difficile d'exporter nos meilleurs joueurs." Une semaine plus tard, c'est de chez lui, faute de l'obtention d'un visa pour les États-Unis – son équipe n'a pu envoyer que onze joueurs et a dû recruter pour disputer cette rencontre – qu'il suit la qualification des siens après le match retour perdu (0-2). L'aventure continue donc en quarts contre les Mexicains du Club Leon (5 et 12 avril). En plus d'un grand parcours en Ligue des champions, Roberto Baggio Louima rêve désormais de prendre son envol loin d'Haïti : "J'aimerais tellement jouer en Europe. J'ai du talent, je le sais, mais le problème, c'est que je viens d'un pays difficile, dans tous les sens du terme. Mais bon, on ne sait jamais ce que demain nous réserve."

Roberto Baggio Louima

Son prénom, Roberto Baggio Louima, il le doit à son père, fan du joueur italien. Sur le terrain, l'attaquant de 25 ans s'en montre digne avec son club de Violette AC et ses coéquipiers. Car, même si le Championnat local est arrêté depuis deux ans pour des raisons de sécurité, la formation haïtienne se distingue en Ligue des champions de la Concacaf et s'apprête à en disputer les quarts contre les Mexicains du Club Leon. Une première pour une formation de l'île caribéenne .

LE "BOXE TO BOXE" DE JULIEN CAZARRE

CAPTAIN SENSIBLE

Aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années , comme disait le poète... Expression pratique quand on ne connaît pas le nom dudit poète et qu'on a séché les cours de français de monsieur Dutilleul (étonnant comme dans ma mémoire les profs avaient toujours des noms d'arbitre). Kylian, lui, n'en a cure de n'avoir que 24 ans. Il éclate tous les records à un âge où je venais à peine d'avoir mon bac et où le permis de conduire était pour moi un objectif raisonnable à condition qu'on me prête une DeLorean.

Forcément, quand tu bats les records de buts de l'histoire du PSG et que t'es le plus jeune buteur à avoir inscrit un triplé en finale de Coupe du monde, t'as pas envie de te faire piquer le brassard par un joueur aux cheveux rose fluo célébrant ses buts en faisant des danses de *Fortnite*... Lui, il sera capitaine de cantoche, il décidera qui se met en bout de table et qui a le droit de prendre du rab...

C'est bon, il a terminé, Mozart, ou il va nous jouer la partition du surdoué pendant encore trente ans ? Au début, c'est mignon mais, au bout d'un moment, c'est comme les conférences de presse de Der Zakarian, on veut bien passer à autre chose et le plus vite possible. Un jour, il faudra m'expliquer ce qu'on en a à cirer de cette histoire de gamin précoce. Moi, ça me file de l'urticaire, ça me rappelle les réunions de famille où t'as toujours une cousine Clothilde pour t'expliquer que son petit Nathan marchait à 11 mois ou un Marco pour claironner que Joao, à 4 ans, savait déjà faire trois jongles.

" « Kyky », t'es trop jeune, trop fort, trop sympa... Tu t'es cru aux States ? "

Entre nous, à part pour que les parents bombent le torse comme Tony Yoka avant la pesée, ça intéresse qui, fondamentalement ? Mozart, OK, il était précoce, mais s'il avait composé *Big Bisou* ou *À la queue leu leu,* Milos Forman pouvait toujours se gratter avant d'avoir un Oscar pour son biopic. Et puis, Kylian, il est pas tout seul à être en avance. Faut pas exagérer, rien que dans son équipe, en termes de mecs pas en retard, y a des cadors ! Messi, il est à la retraite en club depuis 2017 ; Neymar, il a l'ossature de Stephen Hawking et Nasser, grâce à la Coupe d'Europe, il a les joues plus rouges qu'un adepte de la Power Slap League, ces concours de gifles. Douze ans de présidence pour douze claques en C1.... Chapeau !

Attention, "Kyky", tu vas trop vite, pense à James Dean. Vas-y tranquilou bilou, n'oublie pas que t'es en France, frérot. Tu vois ton club ? C'est le plus jeune de L1 et il a déjà explosé tous les compteurs du palmarès du pays et ça fait rêver qui ? T'es trop jeune, trop fort, trop intelligent, trop sympa... Tu t'es cru aux States ? Tu sais quoi ? La meilleure chose qu'on puisse te souhaiter, c'est un bon coup de vieux... ⬢

Étienne Garnier/L'Équipe

L'ÉQUIPE
explore

exclusivité abonnés

à retrouver sur L'Équipe explore

▶ documentaire

O'rei, le roi Pelé

L'Équipe explore, inclus dans l'abonnement L'Équipe à partir de 7€99/mois

les créations et contenus originaux sur le site et l'application

L'ÉQUIPE

Offre Découverte à partir de 7,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Essentiel à partir de 9,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Intégrale à partir de 11,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Voir conditions complètes sur lequipe.fr

VICTOR OSIMHEN

"À QUOI ÇA TIENT, L'EXPLOSION D'UN JOUEUR ?"

Alors que Naples est en course pour un doublé Championnat-Ligue des champions historique, le Nigérian raconte la manière dont il s'est extirpé de la misère, les obstacles qu'il a surmontés et l'évolution de son jeu. Soit tout ce qui lui a permis d'être prêt pour livrer LA saison, celle de son changement de dimension.

Par
Thymoté Pinon, à Naples

Photos
Frankie & Nikki/L'Équipe

Lete
MSC
EA7
EA7

À Naples, Victor, l'enfant de Lagos, a trouvé le cadre idéal pour s'épanouir.

Victor Osimhen
24 ans. Né le 29 décembre 1998, à Lagos. 1,86 m ; 78 kg.
Attaquant. International nigérian (25 sélections, 15 buts).

Parcours
Ultimate Strikers Academy (formation), VfL Wolfsburg (2017-2018), RSC Charleroi (2018-2019), Lille (2019-2020), Naples (depuis septembre 2020).

Palmarès
Coupe du monde U17 2015.

"Pour débuter cet entretien, on vous laisse regarder le clip des dix buts que vous avez inscrits lors de la Coupe du monde U17, en 2015. Vous aviez soulevé le trophée avec le Nigeria…
Ça fait déjà près de dix ans ? Vous plaisantez ?! Wow ! J'étais encore le petit Victor qui cherchait à se faire un nom. *(Il prend son temps, puis sourit.)* J'ai tellement grandi…

À quel point le grand Victor est différent du petit ?
À ce moment-là, je ne pensais qu'à me sortir de la galère, aider ma famille. J'ai perdu ma mère à 3 ans, donc c'était ça, le but. Mais, pour parler foot, je me souviens avoir revu ces images deux ans après notre titre. Et j'avais déjà eu le sentiment d'avoir énormément changé. À Wolfsburg *(de janvier 2017 à août 2018)*, je me repassais souvent ces images sur mon ordinateur. Là-bas, j'ai commencé à changer, à progresser. Ce clip m'a toujours servi de repère, sur le plan du foot comme dans la vie. Parfois, pour me donner confiance ; parfois, pour mesurer le chemin effectué.

"J'ai réveillé mon père à 4 heures et je lui ai annoncé que je devais faire ces tests"

Avant de débuter le tournoi, puis d'y briller, aviez-vous intégré qu'il était en mesure de changer votre vie ?
C'est neuf mois avant la compétition, au moment où je cherchais à intégrer la sélection, que ces sentiments m'ont traversé. On devait passer par une détection qui rassemblait des jeunes de tout le pays. Mon Dieu que ces tests étaient durs ! Le premier jour, on a couru et couru… On ne touchait jamais le ballon et j'étais en queue de peloton. Mais les responsables ont décidé de me conserver et, une fois sur le terrain, les choses ont commencé à rouler.

Il en faut plus pour vous effrayer. On fait référence aux conditions difficiles dans lesquelles vous avez grandi, à Lagos. À quel point cela vous a-t-il motivé ?
Je suis très content d'être né dans cet environnement et d'être passé par des étapes si difficiles. *(Il insiste.)* Sans ça, je n'aurais pas abandonné l'école, l'endroit où j'ai grandi, pour poursuivre mes rêves.

Vous êtes extrêmement attaché à Olusosun. Ç'a dû être un déchirement de le laisser derrière vous.
Je suis addict à mon quartier ou disons que je l'étais. Tous ceux qui ont grandi là-bas le sont, l'ont été. On aurait aimé ne jamais en partir. Alors, la première fois que j'ai bougé, pour aller passer les tests dont on a parlé, ç'a été très, très difficile. Je m'en souviens parfaitement. J'ai réveillé mon père à 4 heures du matin et je lui ai annoncé que je partais, que je devais le faire. Ma famille m'a soutenu, m'a dit de foncer. Je quittais Lagos pour la première fois.

Continuez de nous raconter ce rassemblement. Le moment où vous avez commencé à toucher le ballon…
Avant le ballon, il y a eu une autre étape marquante : celle de la discipline. Au centre d'entraînement, on ne mangeait que le matin, puis le soir. Entre les deux, on s'entraînait. Cette exigence, je ne la connaissais pas. Mais le rêve devenait concret. Il y a ensuite eu le tournoi de qualification pour le Mondial, au Niger, contre une dizaine d'équipes africaines. On a terminé dans le top 5 et j'ai fini meilleur buteur. Mais vous voulez une anecdote ?

Orange Pics BV/Alamy Stock Photo

"À Wolfsburg, je me retrouvais tout le temps seul dans cette immense maison. C'était… traumatisant"

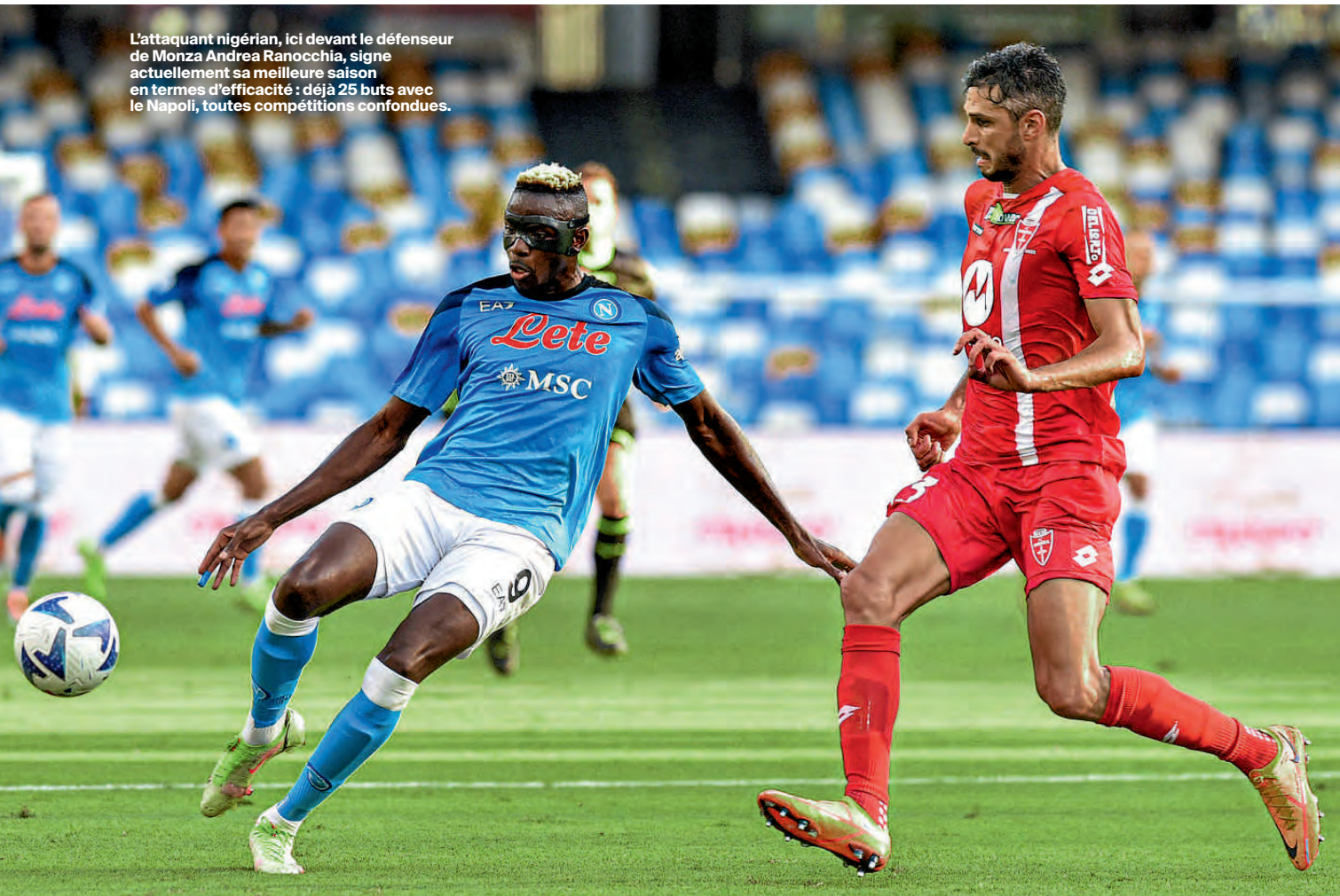
Allez-y !
J'ai fini meilleur buteur mais je n'ai pas pu récupérer le trophée. Le sélectionneur m'a indiqué qu'on ne pouvait pas attendre la cérémonie, qu'on devait filer. Ça me contrariait mais il m'a dit : « Ce n'est rien, Victor, si tu continues de bosser comme ça, tu gagneras celui de la Coupe du monde. » Et c'est ce qui s'est passé. *(Il se marre.)*

Racontez-nous ce tournoi, celui qui a changé votre vie.
Au moment où je suis monté dans l'avion, j'étais genre « c'est vraiment moi qui suis assis ici ? Je vais jouer un tournoi international au Chili ? » Ça paraissait fou. Plein d'images me revenaient, notamment celles des gars qui avaient pleuré car ils avaient échoué à faire partie du groupe. Et puis, là-bas, ç'a été un rêve. Les stades, la foule, la finale face au Chili *(2-0, à Vina del Mar)*, les gens qui regardaient les matches depuis les montagnes environnantes. Le coach nous avait dit que si ce tournoi représentait une énorme opportunité, on n'y brillerait qu'en franchissant les tours collectivement. Il avait raison, j'ai toujours gardé ça en tête. Le Nigeria est allé au bout et je me suis fait un nom *(meilleur buteur, 10 buts en 7 matches)*. C'est comme ça que ça marche, le foot.

Et c'est comme ça qu'on s'ouvre les portes de l'Europe…
Des clubs ont commencé à appeler et j'ai choisi Wolfsburg. Tout ne s'est pas passé comme je l'imaginais mais ça m'a aidé à grandir. Ça n'a pas marché, mais jamais je ne parlerai de cette expérience comme d'un échec. C'était une phase d'apprentissage. Je les remercie d'avoir voulu tenter le coup avec moi.

À quel point cela a pu être dur ?
À mon arrivée, j'étais accompagné de plusieurs membres de ma famille et de mes deux anciens agents. Ce sont eux qui avaient effectué toutes les démarches, les signatures, etc. Petit à petit, ils sont repartis. Quand mon frère, le dernier à avoir fait ses valises, a refermé la porte, il y a eu comme un vide. Je rentrais de l'entraînement et je me retrouvais seul dans cette immense maison. J'étais tout le temps seul et c'était… traumatisant, en fait. Je crois que tous les jeunes joueurs qui sont passés par là savent de quoi je veux parler.

Vous trouvez qu'on manque parfois de patience avec les pépites ?
Disons qu'on est tributaires de certaines choses. En Allemagne, par exemple, quand le coach qui m'avait fait venir est parti, tout était à reconstruire. Il faut de la patience. Les gens ne mesurent pas toujours ce que ça implique de venir d'aussi loin. Tout est nouveau. Et puis, parfois, à quoi ça tient, l'explosion d'un joueur ? À six mois de patience supplémentaire ? •••



L'attaquant nigérian, ici devant le défenseur de Monza Andrea Ranocchia, signe actuellement sa meilleure saison en termes d'efficacité : déjà 25 buts avec le Napoli, toutes compétitions confondues.

Le Nigérian n'oublie pas d'où il vient et nourrit un projet pour aider les enfants qui, comme lui, caressent le rêve de devenir footballeur pro.

Pour Victor Osimhen et ses coéquipiers, jouer au sein du Napoli dirigé par Luciano Spalletti, c'est avant tout une joie doublée d'une organisation où chacun joue pour l'autre.

••• Mais c'est la vie. Vous comme moi, on veut parfois aller trop vite, non ?

Ça aurait pu finir par le faire ?
Oui ! Mais voilà, j'ai subi plusieurs opérations, il y a eu ce changement de coach… J'ai vu qu'on ne comptait pas vraiment sur moi et qu'il était temps de partir. Il fallait que je joue. Que ce soit en Quatrième Division allemande ou ailleurs. Je savais qu'en enchaînant les matches, ça irait. Je savais ce que je valais.

Encore fallait-il trouver un club…
J'espérais qu'une proposition arriverait des divisions inférieures allemandes ou des Pays-Bas. J'attends encore. *(Il explose de rire.)* J'en rigole mais je me suis heurté à tellement de refus… C'était dur pour mes proches. Je les voyais retenir leurs larmes. Je venais de passer de meilleur buteur de la Coupe du monde U17, que tous les agents s'arrachent, au gars dont le téléphone ne sonne plus. Je leur disais de ne pas s'en faire, que c'était le foot. Mais j'avoue que ça en devenait démoralisant.

"Christophe Galtier m'a dit : « Ah, oui, tu ne rigoles pas, toi ! »"

La Belgique a failli porter le coup de grâce à votre motivation.
Au retour de la trêve estivale, à l'été 2018, j'étais malade. On s'est alors rendu compte que j'avais contracté la malaria. C'est le moment qu'a choisi Zulte-Waregem pour m'appeler. On leur a expliqué que je ne pourrais pas passer la visite médicale avant un petit moment. Ils ont dit que c'était OK, qu'on allait prendre le temps mais que je signerais chez eux. J'ai appelé ma famille pour leur dire. J'étais si heureux. Et le jour J, alors qu'on était en voiture avec mon agent, j'ai entendu parler français au téléphone. Je ne comprenais pas tout ce qui se racontait mais j'avais saisi l'essentiel. Et ça ne sentait pas bon pour moi. *(Il se marre.)* Le deal venait de capoter.

Bis repetita au Club Bruges, quelques jours plus tard.
Ils m'ont fait passer les tests médicaux, m'ont dit que tout était OK. Puis, le président est venu me voir pour me dire que si Zulte-Waregem ne m'avait pas fait signer, lui, dirigeant d'un plus grand club, ne pouvait s'y risquer. Aujourd'hui, ça me fait sourire mais, ça aussi, ç'a été traumatisant.

À tel point que lorsque votre ancien conseiller vous a indiqué que Charleroi vous voulait, vous avez eu du mal à y croire…

Andrea Staccioli/Insidefoto/Panoramic - Giuseppe Maffia/Alamy Stock Photo

C'était la troisième fois qu'on me disait qu'un club belge souhaitait me faire signer ! Mais, sans cet appel de Mehdi Bayat, à deux jours de la fin du mercato, je ne serais pas devenu celui que je suis. Ça tient à ça, le foot ! J'ai pris ma voiture, on a roulé sept heures, j'étais stressé. Ils m'ont apporté le contrat et je leur ai demandé si c'était réel. *(Il se marre.)* Dans la foulée, ils ont posté ma photo sur les réseaux sociaux du club et j'ai compris que c'était bon. Enfin ! Je ne remercierai jamais assez Charleroi d'avoir parié sur moi.

Qu'avez-vous appris en Belgique ?
C'est simple : la renaissance de Victor Osimhen a débuté là-bas. J'y ai rencontré un coach très strict *(il sourit)*, Felice Mazzu. Il m'a appris à jouer sans ballon, à presser, à bien me positionner dans la surface… Je suis arrivé le lundi, j'ai joué le week-end suivant et j'avais l'impression d'avoir travaillé six mois avec lui. Il a cru en moi. J'ai aussi bossé sur quelque chose de très important en Belgique : évoluer seul en pointe. On a commencé la saison à deux, puis j'ai continué seul. J'ai marqué vingt buts et délivré quatre passes décisives. À la trêve, un club italien me voulait déjà…

Lequel ?
Je ne donnerai pas le nom mais il s'agissait d'une top équipe. *(Il sourit.)* J'ai dit à Charleroi que je voulais finir le boulot. J'ai profité de chaque moment là-bas et je me souviendrai toute ma vie du dernier jour. Tous les membres du club m'ont applaudi. C'était beau de voir à quel point ces gens m'aimaient. Je suis reconnaissant car ils m'ont permis de faire ravaler leurs critiques à ceux qui, un jour, ont douté de moi.

"À Naples, les gens vous veulent pour eux. C'est impressionnant mais ils ne font que donner de l'amour"

À Lille, lors de la saison 2019-2020, on a tout de suite cru en vous…
Ah, l'arrivée à Lille… C'était encore un autre niveau. Christophe Galtier entraînait. Dès le premier jour, il m'a demandé combien de buts j'allais inscrire lors de mes débuts. Je lui ai dit que j'allais en mettre deux. Il m'a dit : « Ah oui, tu ne rigoles pas, toi ! » Puis la semaine s'est super bien déroulée, dans les superbes installations de Luchin, avec votre troupe de Français… *(Jonathan)* Ikoné, *(Jonathan)* Bamba, *(Mike)* Maignan. Ils mettent une telle ambiance, mon Dieu ! *(Il se marre.)* J'avais le sentiment d'appartenir à cette équipe depuis des semaines.

Et ce premier match contre Nantes ?
En sortant du bus, *(José)* Fonte m'a dit : « Si tu marques vraiment deux buts, je t'emmène au restaurant. » Je lui ai répondu : « OK, capitaine ! » Il m'a fait une passe décisive sur le premier but, Nantes a égalisé, puis j'ai marqué le but vainqueur à la 90e. Ce fut un tel shot d'adrénaline… Je n'avais encore jamais ressenti ça dans un grand stade. Et puis, match après match, tout s'est aligné.

Jusqu'à ce transfert à Naples…
Charleroi m'a donné de l'exposition, Lille encore un peu plus, mais arriver ici revient à changer de monde. Les fans, je n'avais jamais vu ça. *(Il insiste.)* Ils vivent pour ce club. Cela a trait au corps, au cœur. À mon arrivée à l'aéroport, j'étais impressionné. Dans le vestiaire, j'ai demandé à Dries *(Mertens)* et *(Kalidou)* Koulibaly si ce que je venais de vivre était réel. Ils m'ont répondu en chœur que je n'avais encore rien vu.

Et maintenant que vous avez vu, vous en dites quoi ?
Je vais parler au nom de l'équipe : si nous donnons parfois l'impression de voler, nos fans y sont pour beaucoup. L'énergie qu'ils transmettent à l'équipe, ce qui se passe ici depuis quelques mois, l'héritage de Maradona… On ressent tout ça. •••

Victor Osimhen s'est toujours inspiré de son idole, Didier Drogba. Comme l'Ivoirien, il allie la puissance à la technique.

••• Ça n'a pas quelque chose d'écrasant ?
Parfois, votre voiture se fait encercler, oui. Les gens vous veulent pour eux. C'est... impressionnant et, parfois, vous aimeriez pouvoir faire telle ou telle chose sans être escorté. Mais ça ne me pèse pas. Ils ne font que donner de l'amour, nous faire comprendre que l'on compte pour eux. Et, ce qui est bien, c'est qu'ils donnent la même force à tous les joueurs. Dans un monde aussi... *(il cherche ses mots)* froid que le nôtre, vous ne voyez pas ça partout.

Vous étiez persuadé que c'était le contexte qu'il vous fallait ?
Quand le Napoli a manifesté de l'intérêt... *(Il réfléchit.)* Les négociations ont traîné car il s'est passé un certain nombre de choses. Je venais de perdre mon père et disons que certains éléments m'échappaient. Mais pas du côté de Naples. Au niveau du foot, je savais que ça se passerait bien. J'avais élaboré une sorte de stratégie. On ne peut pas tout anticiper et les premiers mois n'ont pas été simples, mais je savais où Naples pouvait m'emmener.

Et pour la énième fois, certains ont douté de vos capacités...
Des gens ont écrit que je ne marquerais pas plus de cinq buts en Serie A ; d'autres pensaient que je serais prêté en Serie B au bout d'un an. Je l'ai lu. *(Il insiste.)* Mais je ne suis pas le genre de joueur que les critiques atteignent. Quoi que les gens disent, je vais continuer de tout donner pour mon équipe, de m'arracher. J'en profite pour faire un clin d'œil au président *(Aurelio De Laurentiis)* et à notre directeur sportif *(Cristiano Giuntoli)*. Ils ont été patients avec moi. Gennaro Gattuso *(son entraîneur lors de sa première saison)*, aussi.

Qu'est-ce qu'ils vous disaient ?
Ils me répétaient tous que ça ne dépendait que de moi et que, si je continuais à bosser, mon heure arriverait. Quand des gens aussi importants qu'eux et que vos coéquipiers se tiennent derrière vous, vous ne pouvez pas échouer.

Vous avez parlé de stratégie. Aviez-vous planifié de devenir, ici, un des cinq meilleurs attaquants au monde ? •••

Victor Osimhen

Giuseppe Maffia/Alamy Stock Photo

"Spalletti est un génie ! Le jour où l'on réussira à appliquer 99 % de ses consignes, on va détruire l'équipe en face"

••• Pour être considéré comme l'un des meilleurs buteurs d'Europe, il faut passer par différentes phases. Je savais que j'avais les qualités pour atteindre ce niveau. Mais il me fallait un environnement favorable et un état d'esprit positif. Mais je ne pouvais pas voir ça comme un objectif, cela ne marche pas comme ça. Ça devait rester un rêve. Drogba, Lewandowski, ça m'a fait rêver. Il fallait courir après ça mais de manière naturelle, sans y penser tous les matins. Et trouver l'endroit où tout allait s'aligner. Cet endroit, c'est Naples. Et, à vrai dire, tout ne fait que débuter pour moi.

Parlons du présent. Quel type d'attaquant pensez-vous être devenu ?
Premièrement, il faut insister sur un point : je suis un attaquant explosif, de profondeur. Mais je suis aussi un attaquant de largeur, quelqu'un qui aime bien passer d'un côté à l'autre, déborder. Je n'aime pas rester dans l'axe, ne jouer qu'à un seul endroit pendant quatre-vingt-dix minutes.

Pour faire simple, vous êtes un buteur collectif.
C'est ça. Quand je dis que je fais constamment passer l'équipe en premier, ce ne sont pas que des mots. Ça se voit dans mon jeu, non ? Même quand on a le ballon. Car j'aime offrir la possibilité à mes coéquipiers de s'appuyer sur moi, pour faire remonter le bloc. Mais je ne suis pas un joueur de petits espaces, de tiki-taka. Je ne suis pas *(Stanislav)* Lobokta *(son coéquipier slovaque, au milieu)*, je ne peux pas cacher le ballon comme lui. *(Il se marre.)*

Mais, comme lui, vous aimez défendre.
Cette faim, c'est quelque chose que j'ai toujours eu en moi. Et heureusement. Car ici, avec le coach *(Luciano)* Spalletti, vous n'avez pas vraiment le choix. *(Il se marre.)* À Naples, on *(les attaquants)* est les premiers défenseurs. Si notre ligne de trois se fait passer sans que l'on n'ait fait les efforts, le coach va devenir fou, on le sait. On presse tous ensemble, c'est normal. Ça finit par relever de l'évidence tellement on bosse ces choses-là à l'entraînement.

C'est ce qui fait la force de ce Napoli ?
Notre vraie force est collective, oui. Le truc, c'est qu'on n'a pas de vrai point faible.

L'Italie et la tactique, cela ne relève donc pas uniquement du cliché ?
Oh non ! Ici, tout est tactique. Ce que Spalletti a fait depuis son arrivée ne peut être comparé avec ce que j'ai connu ailleurs, avec tout le respect que j'ai pour mes entraîneurs précédents. C'est un génie ! Et vous n'avez pas tout vu. Le jour où l'on réussira à appliquer 99 % de ses consignes, on va détruire l'équipe en face.

Ce n'est pas déjà ce que vous faites ? Votre duo avec Khvicha Kvaratskhelia donne cette impression…
Avec « Kvara », ç'a matché quasi instantanément. C'est un immense talent, mais c'est aussi un bon garçon. Tout le monde l'adore. Je ne sais pas comment le décrire mais, dès que je l'ai vu jouer, j'ai compris ce qu'il pouvait apporter à cette équipe. Et, franchement, faire ce qu'il fait, pour sa première saison en Italie, bravo !

On doit parler de votre jeu aérien. Vous empilez les buts de la tête. Quel est votre secret ?
Déjà, ce qu'il faut dire, c'est que j'avais l'habitude de commettre des erreurs dans ce secteur de jeu. Je voulais frapper les ballons, trouver des angles et c'est l'inverse de ce qu'il faut faire. Maintenant, je laisse le ballon me contrôler.

Expliquez-nous.
Prenez le but que j'ai inscrit face à Francfort lors du huitième retour *(victoire 3-0, le 15 mars)*. J'ai, en quelque sorte, laissé rebondir le centre de Matteo Politano sur le milieu de mon crâne, pour le renvoyer d'où il venait. Et ç'a parfaitement fonctionné. Les gens ont dû, un temps, penser que Trapp allait pouvoir capter le ballon, que je ne lui avais pas donné assez de vitesse. Mais moi, je savais que c'était but. Dans 99 % des cas, le gardien est battu par ses propres appuis, parce qu'il accompagne la trajectoire du centre. Pas par le buteur.

Le choc avec Skriniar, contre l'Inter *(2-3, le 21 novembre 2021)*, les fractures, le masque : ça n'a rien changé ?
Le club a super bien géré tout ça. Honnêtement, quand j'ai percuté Skriniar, c'est comme si j'avais reçu un direct dans la tête. Mais, dix minutes après, je me suis relevé, ils ont checké puis on m'a conduit à l'hôpital. Le chirurgien m'a demandé comment je faisais pour me tenir debout. Moi, je lui disais : « Comment ça ? Il y a quelque chose de grave ? Quand est-ce que je vais rejouer ? » Il a dû me prendre pour un fou.

Vous avez fini par avoir peur ?
Non. Mais quand j'ai su qu'il fallait opérer, j'étais au fond du seau. J'ai dit au docteur que je ne voulais pas faire de chirurgie mais pas le choix : il fallait reconstruire ma face. Ils sont passés par l'intérieur de ma bouche, ce n'était pas une petite intervention. Pendant deux mois, je ne sentais plus rien, comme si une partie de mon visage demeurait anesthésiée. Puis, petit à petit, grâce aux docteurs et aux kinés du club, les choses sont rentrées dans l'ordre.

Et vous avez pu rejouer grâce à ce fameux masque…
Vous me donnez l'occasion de remercier le chirurgien et son équipe. Ce sont eux qui ont inventé ce masque sur mesure. Ils n'avaient jamais été confrontés à ça, donc ils ont tenté des choses, puis on a fini par trouver la bonne formule. Le côté du masque qui protège ma blessure est super dur. Si quelqu'un s'y cogne, c'est lui qui a mal. Sincèrement, je n'ai plus peur.

Vous semblez en phase avec votre environnement. Le Victor actuel pourrait-il être plus heureux ?
(Il rigole.) En vérité, ce qui m'arrive est incroyable. J'espère que les fans sont aussi heureux que moi, que nous. Tout l'environnement dont vous parlez mérite ce bonheur. Ce sont eux qui m'ont offert la confiance dont un jeune joueur a besoin pour véritablement exploser.

Vous revenez à Lagos, parfois ?
Oui, ne serait-ce que pour montrer aux petits que c'est possible. Le problème de là où je viens, c'est que personne ne croit vraiment en vos chances, en vos rêves. Soit vous vous en sortez par vos propres moyens, soit c'est fini. Personne ne vous offre un cadre qui permet d'y croire, personne ne vous pousse. C'est pour pallier ce manque de structures que je compte investir. Je ne peux pas en dire plus mais de grandes choses arrivent…" ⬢ T. P.

Making of

Date
Le 16 mars, au lendemain de son doublé en C1 contre Francfort.

Lieu
Au dernier étage du *Grand Hotel Parker's* de Naples, face à la mer.

Durée de l'entretien
Une heure quinze, plus trente minutes de photos.

Autres personnes présentes
Durant l'interview : Roberto Calenda, son agent, le service com du Napoli et un garde du corps. Pendant le shooting : des ouvriers effectuant des travaux à qui le Nigérian a signé des autographes.

La note qu'il se donne
11/10. "Ça faisait longtemps que je n'avais pas parlé aussi longtemps ! Vous m'auriez mis combien ?"

Les entretiens qu'il aimerait lire dans *FF*
Didier Drogba, son idole. "Et Cristiano *(Ronaldo)* et Messi, pour comprendre comment ils ont fait pour répondre présent tous les trois jours, saison après saison."

"METTRE LA PRESSION, MAÎTRISER MON DESTIN"

Le Lyonnais Anthony Lopes, et plusieurs gardiens de but nous ouvrent les portes de leur univers si particulier. Plongée dans la préparation et la perception d'un match.

Par Dave Appadoo
Photos Roberto Frankenberg/L'Équipe

Le mois dernier, fraîchement couronné champion du monde, l'inénarrable Emiliano Martinez nous l'affirmait sans tortiller : "Mes coéquipiers disent que j'ai un pète au casque." Tout en précisant qu'une fois ses gants remis dans le sac, le gardien argentin redevenait presto le type le plus normal du monde. Comme si les candidats au poste basculaient dans une dimension inaccessible au commun des footballeurs. Longtemps, les gardiens ont entretenu l'idée d'une espèce à part, d'une folie douce, même. Pourtant, l'époque tendrait à les normaliser, comme nous l'expliquait Thibaut Courtois, lauréat du Trophée Yachine 2022 : "Le gardien moderne n'est plus là juste pour sauver des buts. Ici, à Madrid, je dois aussi « commencer » le jeu. C'est moi qui, avec la première passe, vais décider comment on va mettre en place l'attaque ou comment on va se sortir de la pression adverse. Les gardiens sont beaucoup plus importants que ce qu'on peut croire."

Pour comprendre la mécanique cérébrale de ces hommes en gants, nous nous sommes focalisés sur les heures qui précèdent un match, puis sur son déroulement. Avant de dormir, la veille des rencontres, Jean-Pierre Papin se passait en vidéo ses plus beaux buts. Alors, une séquence top arrêts pour nos amis gardiens ? "Non, quand même pas, se marre Mory Diaw, le portier de Clermont. On fait des exercices qui mettent en confiance, des prises de balle sympas, plutôt qu'une séance où on est en difficulté. Et le soir, j'aime bien appeler ma famille au Sénégal, ça file de bonnes ondes, j'ai un maximum de signaux positifs."

La bulle de l'échauffement

La plupart de ses confrères avouent chercher à couper pour "ne pas jouer le match avant le match", comme le formule le Lyonnais Anthony Lopes. "J'aime bien préparer mon sac le jour du match, prévient Maxime Dupé, son collègue toulousain. C'est comme si ça me permettait d'entrer progressivement dans ma journée de compétition, je touche mes affaires, je vérifie qu'il •••

Titulaire à l'OL depuis la saison 2013-2014, Anthony Lopes, 32 ans, fait figure de vieux routier avec ses 338 matches de L1.

••• ne manque rien, c'est une façon d'enclencher le process."

Ah, la tenue des gardiens, tout un programme. "Ce n'est évidemment pas anodin, c'est notre signe extérieur de reconnaissance et de distinction, détaille Jean-Louis Leca, aujourd'hui numéro 2 à Lens. Mettre ma tenue, c'est comme basculer dans le combat, mon maillot est sur un cintre, il ne traîne pas par terre car, avec lui, je vais défendre quelque chose qui me tient à cœur, mon but, mon équipe, mes couleurs. Il n'est pas interchangeable, donc on en prend vraiment soin." Et le joueur d'origine corse de poursuivre : "C'est un rôle qui fait tellement gamberger que je suis pressé d'être dans l'action pour ne plus penser." L'échauffement sert de bulle. "Les trois gardiens forment une équipe dans l'équipe, précise Benoît Costil, passé d'Auxerre à Lille cet hiver. À l'échauffement, on est entre nous, on échange pas mal sur nos impressions, nos sensations, nos remarques sur les projecteurs, l'état de la pelouse... Et la relation avec l'entraîneur des gardiens est hyper importante, c'est notre interlocuteur principal." Et Dupé d'abonder : "Ce jour-là, j'ai davantage besoin de quelqu'un avec qui ça va bien se passer sur le plan humain que de quelqu'un de vraiment pointu sur le poste. À Nantes, avec les coaches portugais, que ce soit Sergio Conceiçao *(2016-2017)* ou Miguel Cardoso *(2018)*, il n'y avait aucune relation humaine avec leurs coaches des gardiens, c'était purement footballistique."

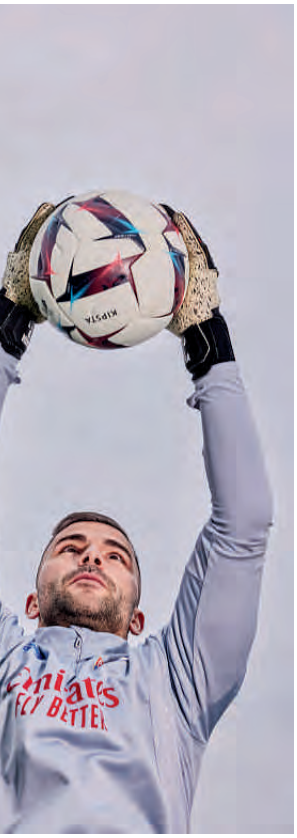
"Le gardien n'est plus là juste pour sauver des buts"
Thibaut Courtois, Real Madrid

Territoire et jeu d'intimidation

Vito Mannone, aujourd'hui à Lorient, nous rappelle que la réalité d'un gardien est radicalement différente outre-Manche, où il a évolué seize saisons durant. "En Angleterre, plus que n'importe où ailleurs, un gardien doit se mettre en condition pour un combat. Il se prépare en sachant qu'il va être chargé physiquement sans que l'arbitre siffle, qu'il va subir beaucoup de centres, de ballons dans la « boîte ». Il doit augmenter son niveau mental en termes d'agressivité. La pression est forte sur les corners, où il peut y avoir plusieurs joueurs qui viennent se coller à toi. De plus, il y a le public qui gronde encore plus sur ces situations qu'il adore, donc c'est comme si la tension du match augmentait d'un cran sur les épaules du gardien."

Mais, en Ligue 1 aussi, ses collègues savent se montrer d'entrée de jeu. "Sur la première sortie, souvent on met un maximum d'engagement pour envoyer le message à tout le monde que la zone autour de mon but est à moi, confirme Dupé. Il y a un petit jeu d'intimidation, c'est normal. Il faut que les adversaires sachent que dans cette zone il n'y aura rien pour eux. C'est mon territoire." En glorieux ancien de la maison OL, Grégory Coupet surenchérit : "L'attitude est hyper importante vis-à-vis de l'adversaire. Lui faire sentir que, face à toi, il a intérêt à ne pas se rater parce que tu vas y aller plein pot. Ça met une pression sur le joueur en face. Souvenez-vous d'un Oliver Kahn, son attitude faisait reculer les adversaires."

Reste que l'essentiel du temps, le gardien semble en état de veille alors qu'au contraire, il doit rester en éveil. Pour cela, il doit déployer différentes ressources pour rester dans le match, comme communiquer un maximum avec ses défenseurs. Même si Courtois met en garde : "Si tu parles beaucoup, tes défenseurs vont dire :



La chanson de geste d'Anthony Lopes, celle que souhaitent déclamer à la perfection tous les gardiens : vigilance, directives, maîtrise des airs, art de la relance et concentration de tous les instants.

« Arrête de parler, c'est trop. » Le truc primordial, c'est de parler au bon moment et de donner des mots clés car les stades sont bruyants." Mory Diaw, lui, nous révèle une autre astuce : "Si je n'ai pas été sollicité depuis un moment, je vais monter entre les centraux sur une ligne de passe pour toucher le ballon." Car, désormais, le gardien peut être considéré comme un onzième joueur de champ. "On a l'impression d'être plus connectés au reste de l'équipe par rapport à une époque où l'on faisait deux métiers différents, poursuit Benoît Costil. Et c'est aussi une nouvelle source de plaisir."

Microseconde et funambulisme

Un sentiment plutôt rare, comme l'analyse Leca. "Le plaisir sur un arrêt est soit inexistant, soit hyper bref. Car, contrairement à un joueur qui marque, où le jeu s'arrête quasiment une minute, pour un gardien la situation d'après reste dangereuse, parce que la balle est encore en jeu ou qu'il va reprendre la pression sur un corner." Il n'empêche, la raison d'être des gardiens reste d'empêcher l'adversaire de marquer, en étant à chaque fois sur un fil. "La frontière est très mince entre l'arrêt de folie et le choix ridicule quand tu dois anticiper d'un côté, rappelle Jean-Louis Leca. Si ça marche, tout le monde crie au génie, mais si l'adversaire fait un autre choix, tu passes pour le dernier des tocards. Si tu veux te couvrir aux yeux des autres, tu ne fais pas de choix. Tu ne fais jamais de boulette, ni d'arrêt !"

"C'est un poste ingrat, mais on adore ça. On doit avoir un gros grain de folie, non ?" Vito Mannone, Lorient

Un numéro de funambule que rejoint Lopes sur la situation qui a forgé son label : le un-contre-un. "Dans ces situations, ma philosophie, c'est d'être très « protagoniste » pour mettre l'adversaire dans une urgence qu'il ne veut pas car, lui, son objectif est de se donner du temps. Je lui mets la pression, je préfère être maître de mon destin que d'attendre et de subir. La clé, c'est qu'à la microseconde où on a décidé d'y aller, il faut y aller à 200 %. Si on a un moment d'hésitation, c'est ce qui nous fera arriver en retard. Il y a eu une période où il y avait une espèce de petite musique sur mes sorties jugées dangereuses. Ça m'a fait un peu cogiter. Une fois que j'ai compris que je n'empêcherai pas les gens de parler, j'ai construit une carapace et retrouvé ma confiance et dans mes choix, sans jamais plus déjouer."

Car l'erreur fatale est inhérente à la fonction. Quand elle survient, le gardien se sent-il seul au monde ? "Non, la gestion d'une erreur n'est pas seulement individuelle, elle révèle parfois un état collectif, répond Leca. Quand Thibaut Courtois fait sa boulette à Liverpool *(5-2),* il voit que personne ne panique, donc il reste dans son match. D'autres équipes explosent. Donc il y a la force du gardien, mais il y a surtout la force autour de lui." Et Vito Mannone, du haut de ses 35 printemps, de conclure : "En match, c'est 80 % de psychologique et 20 % de physique. Et pourtant, on finit épuisés car on doit rester stables dans nos émotions alors que la tension est hyper forte. Car si l'on fait dix arrêts et une boulette, tout le monde ne retiendra que la boulette, alors que si l'attaquant rate plein d'occasions et marque, on ne parlera que du but. C'est ingrat mais on adore ça. On doit avoir un gros grain de folie, non ?" ⬢ D. A.

LE SEXE, AMI OU ENNEMI DE LA PERFORMANCE ?

Les relations intimes avant les matches sont souvent proscrites par les entraîneurs. Le sujet suscite aussi beaucoup de croyances chez les joueurs, en dépit des réponses scientifiques.

Par
Théo Troude, avec Clément Argoud

Illustrations
Laura Acquaviva

"Si j'avais eu une autre femme, j'aurais eu trois fois plus de sélections." Cet ancien international français l'avoue sans détour : trop de sexe a tué sa progression. C'est dire si la question charnelle, tabou majeur des vestiaires, travaille les corps et les esprits. Trouver des interlocuteurs n'a jamais été aussi compliqué, même sous couvert d'anonymat. Des centaines de messages et des dizaines d'appels sont longtemps demeurés sans réponse. En activité ou à la retraite, les joueurs se refusent à dévoiler leurs rituels intimes, ceux qui précèdent les matches et impactent leur préparation. L'image que cette discussion pourrait renvoyer inquiète. Les témoignages que nous avons recueillis permettent pourtant de mesurer l'étendue des croyances, aussi nombreuses que farfelues.

L'interdiction totale

Et ça ne date pas d'hier. Un grand entraîneur, figure du football français, se souvient de sa carrière de joueur au milieu du siècle dernier. "Le staff nous passait une instruction particulière en début de saison avec plusieurs rappels en cours d'année : on devait se tester dans la semaine pour savoir combien de temps avant le match le coït était le plus nuisible à notre forme physique. La veille, l'avant-veille, ou encore avant ? Il faut savoir sacrifier son plaisir à ce moment précis pour être bon sur le terrain. Ce sont les conseils que j'ai transmis à mes joueurs ensuite. Les rapports sexuels, chez les hommes, coupent l'influx nerveux. C'est le problème."

Mêmes cours d'éducation sexuelle pour Jérôme Alonzo. "Des coéquipiers finissent par dire : « Non, je ne touche pas maman la veille du match », sourit le gardien passé par l'OM, Saint-Étienne ou encore le PSG dans les années 1990 et 2000. Les coaches nous rabâchaient qu'il ne fallait pas perdre ce fameux influx avant un match, donc ne pas faire l'amour."

"Chez des entraîneurs vieux de la vieille, c'était de notoriété publique, reprend Ludovic Obraniak, ancien milieu de terrain de Metz, Lille et Bordeaux. Pendant des années, je n'ai rien fait la veille des matches. Sur ma fin de carrière, je faisais moins attention."

Face à la tentation, une seule solution pour grand nombre d'entraîneurs : les mises au vert. Un, deux, voire trois jours de privation à l'hôtel pour freiner toutes velléités. "Je suis certainement celui qui en a organisé le plus dans l'histoire, s'esclaffe ce tacticien bien connu cité plus haut, conscient que ses déclarations permettront rapidement de le reconnaître. À l'échelle européenne, je n'étais pas le pire. Par le passé, quand l'AC Milan perdait un match, les joueurs ne rentraient pas chez eux, mais allaient directement au vert jusqu'au samedi suivant. Les meilleurs joueurs savent appliquer la meilleure méthode pour être en forme."

La pratique de l'infibulation

Pour résumer, l'éjaculation couperait les pattes. Allons voir les spécialistes. "Au début du XXe siècle, on croyait que la perte d'une goutte de sperme équivalait à quarante gouttes de sang et de protéines, synthétise Jean-Pierre de Mondenard, médecin du sport, qui se focalise ici davantage sur les athlètes masculins que féminins *(voir encadré).* On pratiquait alors l'infibulation, qui consiste à mettre un anneau au niveau du prépuce pour les empêcher d'avoir des rapports sexuels." Auteur de nombreux articles sur le sujet dans les années 1990, il est aujourd'hui catégorique : "C'est la médecine vue à l'envers, des dogmes qui ont traversé les générations et qui sont bidon."

La peur commune et centrale des joueurs et entraîneurs concerne les hormones. Plusieurs champions ont ainsi vanté leur chasteté. Muhammad Ali s'abstenait six semaines avant ses grands combats, Jacques Anquetil racontait ne pas avoir eu de rapport sexuel pendant ses Tours de France gagnés, à l'inverse de ceux perdus. Au football, les Coupes du monde sont un bon élément d'analyse. Pendant un mois, les athlètes sont soumis aux décisions de leur sélectionneur. En 2014, par exemple, six techniciens ont formellement banni le sexe. Certes, en 2002, en Corée du Sud et au Japon, le favori français a été éliminé précocement en autorisant les rapports, tandis que le Brésil a remporté le Mondial en se retenant. Mais aucun lien ne peut être établi entre la privation et les meilleurs résultats enregistrés. En 2006, les compagnes des hommes de Raymond Domenech ont visité deux fois le camp de base, et les Bleus ont atteint la finale.

"Dans les années 1990 et 2000, les coaches nous rabâchaient qu'il ne fallait pas perdre ce fameux influx" Jérôme Alonzo, ex-gardien de Nice, OM, Marseille, Saint-Étienne, PSG et Nantes

La posologie du rapport

En fait, tout dépend des sensations que les joueurs recherchent au moment d'entrer sur le terrain. "L'abstinence peut contribuer à augmenter le taux de testostérone, l'hormone de l'agressivité, et créer un peu de frustration sexuelle", explique Gérald Kierzek, médecin urgentiste et auteur de plusieurs interventions sur la sexologie, qui parle de "posologie du rapport sexuel". Le ressenti personnel, les qualités requises par le jeu pratiqué : autant de données qui peuvent justifier des choix différents. "Si vous avez besoin d'un petit regain d'agressivité, vous pouvez entamer une période d'abstinence pour faire monter le taux de testostérone, détaille le médecin. Au contraire, les relations sexuelles libèrent de l'ocytocine et de l'endorphine, les hormones du plaisir. Ce qui va vous relaxer, vous offrir un meilleur état d'esprit psychique. C'est un équilibre qu'il faut trouver. Et ça dépend des individus."

Les propos recueillis prouvent d'énormes différences. "L'orgasme me procurait un relâchement qui me donnait envie de dormir, donc je ne me sentais pas à l'aise pour aller jouer, avoue Ludovic Obraniak. Je voulais rester tonique, sous pression, garder l'adrénaline." Tout l'inverse de Pierre Bouby, ancien milieu de terrain d'Évian-Thonon-Gaillard, Nîmes et Orléans, notamment, et consultant pour la chaîne L'Équipe, comme Alonzo et Obraniak. "Je n'avais pas de superstition du tout, je •••

••• ne calculais pas. Si on commence à prendre des rendez-vous pour baiser, ça devient compliqué. Si j'étais avec ma copine le matin du match et qu'elle commençait à me titiller, j'étais forcément d'attaque *(pour un rapport).* Je ne me posais pas la question de savoir si ça me déréglerait. Je n'ai jamais fait ce rapprochement, il aurait été intéressant que je regarde. Mais quand j'étais nul, je savais pourquoi. Quand j'étais bon, aussi. Et quand j'étais sous pression, je fumais une clope, un autre exutoire."

La pédagogie des coaches

Au milieu de tout ça, les anxieux, comme Jérôme Alonzo. "La veille des matches, je n'avais jamais envie de faire l'amour. J'avais déjà la tête au match, parce qu'un peu inquiet, pour mille raisons. J'avais juste envie qu'on me foute la paix, de regarder un documentaire sur les baleines en Antarctique. Je pense être quelqu'un de plutôt bonnard dans la vie de tous les jours, mais dans les vingt-quatre heures précédant un match, il ne fallait pas me casser les bonbons. Et ça comprend évidemment le sexe. C'est pour ça que j'ai toujours aimé les mises au vert, j'ai ce côté solitaire. Mon refus la veille des matches était psychologique, jamais physique."

Changement d'époque, évolution des mœurs : les entraîneurs modernes sont globalement moins castrateurs que par le passé. Au grand bonheur de Benjamin Nivet, revenu dans *L'Équipe* sur les observations de Guy Roux à Auxerre. "Ma femme faisait ses études à Dijon, donc elle partait du dimanche soir au vendredi soir. Nous, on jouait souvent le samedi. Alors, il me disait : « Tu ne vois pas ta copine la veille du match, elle ne dort pas chez toi, je sais comment ça va se passer, toute la nuit vous n'allez pas arrêter ! » Il était incroyable." Désormais "les coaches sont pédagogues, remarque Alonzo. Ils disent : « On ne vous interdira rien, tant qu'il n'y a pas d'excès. »" Franck Haise, l'entraîneur du RC Lens, nous résume l'évolution. "Je ne m'occupe pas de tout ça, et encore moins de fixer des règles. J'ai déjà assez fort à faire avec ce que l'on doit régler sur le terrain dans la cohésion de groupe, la dynamique, la gestion des ego des uns et des autres, plutôt que de m'occuper de ce sujet très personnel et intime."

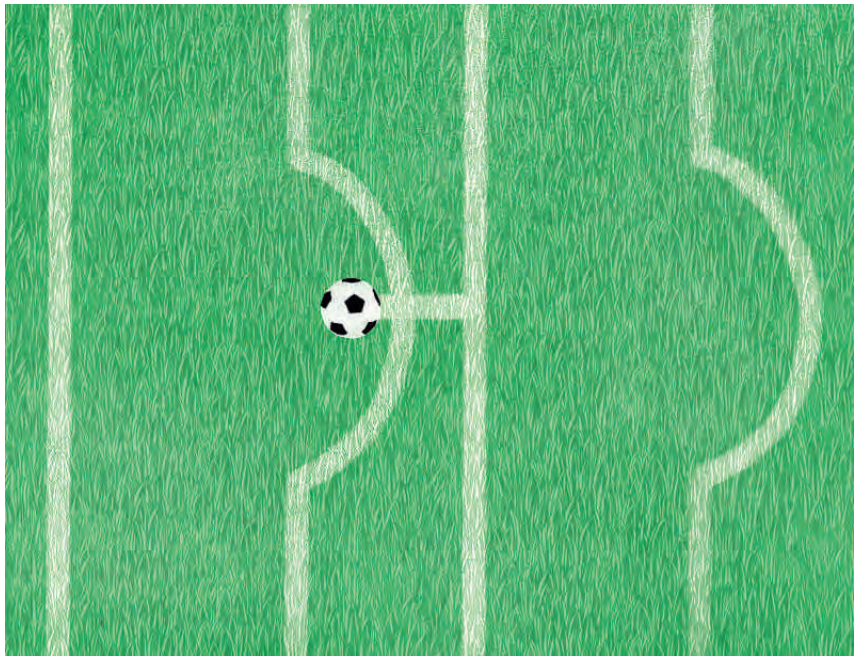
Il s'agit aussi de démonter un autre mythe : le coït créerait une usure corporelle. En réalité, il n'a rien de comparable avec une activité sportive. "Pendant l'acte, la dépense est de 6 calories à la minute", indique Jean-Pierre de Mondenard. Soit seulement la moitié de ce que le corps brûle en pratiquant le foot. Pour détailler davantage, en 2013, un groupe d'universitaires canadiens a équipé vingt et un couples de bracelets connectés pendant leurs rapports. Résultat : la dépense énergétique chute même à 3,6 calories par minute en moyenne. Un effort, à mi-chemin entre une marche à 4,8 km/h et un jogging à 8 km/h. "Ce n'est pas ça qui va vous pomper votre énergie", ironise le médecin, qui rappelle que les rapports sexuels durent "5,4 minutes en moyenne".

"Pendant l'acte, on dépense 6 calories à la minute. Ce n'est pas ça qui va vous pomper votre énergie"

Jean-Pierre de Mondenard, médecin du sport

HOMMES ET FEMMES, MÊME COMBAT ?

Hommes et femmes, même combat ? La question du sexe dans le football pratiqué par les femmes est encore plus secrète que chez les messieurs. Les entraîneurs masculins contactés confirment ne pas aborder le sujet avec leurs joueuses. "C'est gênant quand on n'est pas du même genre", résume l'un d'eux. Un autre technicien estime par ailleurs être loin d'y parvenir, "puisqu'on n'ose pas encore entrer dans le vestiaire sans être accompagné d'une autre femme du staff". Même avec une entraîneure, le sexe demeure une discussion intimidante. Et les joueuses préservent leur intimité, comme leurs homologues masculins. Pourtant, "le sexe produit exactement les mêmes effets chez les femmes", répond l'urgentiste Gérald Kierzek. Elles aussi sécrètent de la testostérone, de l'ocytocine et de l'endorphine. Comme les hommes, elles peuvent "doser" leurs relations en fonction de leurs objectifs. Avec une différence notable : la règle des deux heures s'allonge considérablement. "Pendant le rapport, la femme met beaucoup plus de temps à arriver à l'instant décisif, à l'orgasme, précise Jean-Pierre de Mondenard, médecin du sport. Elle est plus détendue, plus longtemps, donc si elle cherche à être dans l'agressivité, cela peut être pénalisant d'avoir un rapport quelques heures avant un match." Les hormones occupent globalement une place plus importante chez les femmes, qui doivent également gérer les menstruations. Les règles pouvant créer des douleurs et impacter la compétitivité. Mais les rapports sexuels la veille d'un match, comme pour les hommes, ne sont pas contre-indiqués. ⬢ **T. T. (avec C.A.)**



Un point important, néanmoins : ne pas transformer l'acte sexuel en une performance à part entière. L'essentiel reste de ne pas se blesser. "Le seul risque physique, c'est de se faire une entorse, raille le docteur. Si vous tentez des acrobaties et que vous vous réceptionnez mal, attention." Antonio Conte en faisait une interprétation toute personnelle. "En période de compétition, le rapport ne doit pas durer longtemps, il faut faire le moins d'efforts possibles, en étant donc placés sous sa partenaire, déclarait l'entraîneur italien à *L'Équipe Magazine,* en 2019. Et puis le faire de préférence avec sa femme car, ainsi, vous n'êtes pas obligé d'effectuer une prestation exceptionnelle !"

La règle des deux heures

La clé, c'est le temps. L'acte sexuel ne doit pas empiéter sur le sommeil, fondement de la récupération et pilier de la performance. Alors, quid de la masturbation ? "C'est un sujet sensible, et pourtant on y a tous eu recours car on passe beaucoup de temps seul, reconnaît Alonzo. Tu as besoin parfois d'évacuer la pression. On n'en a jamais parlé entre nous, mais ça existe, je ne trouve pas cela malsain. Quand tu pars quinze jours en stage de présaison, il me paraît difficile de dire que tu ne décharge-ras pas le fusil. Ce n'est pas vrai. On est des mecs, on a des envies, des besoins, on dégage beaucoup de testostérone. Il n'y avait pas de femme lors des stages, alors il fallait bien faire ce qu'on avait à faire."

Certains entraîneurs ne jurent que par cette méthode. Safet Susic, sélectionneur de la Bosnie-Herzégovine à la Coupe du monde 2014, avait été équivoque. "Il n'y aura pas de sexe, les joueurs devront faire avec leurs propres moyens. Il y a toujours la masturbation !" Un déstressant utile, donc, lors des longs déplacements, des stages et des mises au vert. Mais, pour le reste de la saison, "ça revient au même qu'un rapport classique", objecte Gérald Kierzek. "Si vous éjaculez dans votre coin, tout seul, c'est comme faire l'amour avec sa partenaire, il n'y a pas d'incidence", insiste Jean-Pierre de Mondenard.

La réponse à toutes ces questions se trouve dans une étude dirigée par Juan Sztajzel, spécialiste en médecine interne générale à l'Hôpital de La Tour, à Genève, en Suisse. En plaçant quinze athlètes de haut niveau (huit de sports collectifs, cinq coureurs de fond et deux haltérophiles) sur des bicyclettes, le scientifique a comparé le niveau de testostérone et la capacité de concentration de chacun sur deux jours : un avec rapport sexuel, l'autre sans. L'enquête conclut que le sexe n'a "pas eu d'influence négative, sauf en cas de coït dans les deux heures avant une compétition". C'est ce que les médecins appellent la période réfractaire. "Il y a une mise à plat des batteries hormonales, puis elles se rechargent", matérialise Gérald Kierzek. Reste à ne pas se tromper sur l'horaire du coup d'envoi. ⬢ **T. T., avec C. A.**

UN PEU PLUS DE CRÈME ANGLAISE

Depuis l'avant-guerre, la Ligue 1 n'avait jamais connu autant de joueurs anglais dans ses rangs (huit). Ces derniers n'hésitent plus à franchir la Manche et savent se mettre en valeur.

Statistiques arrêtées au 6 avril 2023.

Rémi Tricault (avec Opta).
Infographie Arnaud Varatges et Philippe Escoffier.

UN BREXIT VERS LA FRANCE

Cette saison, la Ligue 1 attire plus de joueurs anglais que les autres grands Championnats.

Nombre de joueurs anglais* évoluant dans les grands Championnats

Ligue 1	Bundesliga	Serie A	Liga
8	7	6	0

À l'inverse, 29 joueurs français ont disputé au moins une minute en Premier League cette saison.

De plus en plus jeunes
Moyenne d'âge des joueurs anglais en Ligue 1.

1988-1989
29,3 ans (6 joueurs)

cette saison
24,4 ans

39 depuis 45 !

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, un total de 39 joueurs anglais* ont évolué dans l'élite française.
La proportion était beaucoup plus importante durant l'entre-deux-guerres, en raison du contexte économique britannique difficile, notamment après la Grande Dépression.
Lors du premier Championnat de France en 1932-1933, on comptait pas moins de 25 Anglais !

1945 1946	1946 1947	1947 1948	1948 1949	1949 1950	1950 1951	1956 1957	1971 1972	1984 1985	1987 1988	1988 1989
0	1	3	1	1	2	1	1	1	3	6
	Tadman (FC Sète)	Martin (Marseille) Messon et Gunn (FC Sète)	Gunn (FC Sète)	Taylor (Rennes)	Taylor (Rennes), Major (CO Roubaix-Tourcoing)	Westwood (Valenciennes)	Derrick (Paris-SG)	Cunningham (Marseille)	Hoddle et Hateley (Monaco), Wilkins (Paris-SG)	Hoddle et Hateley (Monaco), Stainrod (Strasbourg), Allen (Bordeaux), Rix et Stein (Caen)

Amsud et Afrique ENCORE LOIN DEVANT

Cette saison, l'Angleterre est la douzième nationalité étrangère la plus représentée en Ligue 1, parmi les joueurs ayant disputé au moins une minute.

Nombre de joueurs par nationalités

Brésil	22
Algérie	18
Sénégal	17
Portugal	16
Mali	14
Maroc	14
Côte d'Ivoire	13
Cameroun	11
Belgique	11
Pays-Bas	9
Espagne	9
Angleterre	8
Pologne	7

Stephy **MAVIDIDI** (Montpellier)

MAVIDIDI sur les talons de Waddle

Classement du nombre d'apparitions en Ligue 1

1 Waddle (Marseille) 107 matches
2 Mavididi (Dijon et Montpellier) 106
3 Rix (Caen et Le Havre) 100
4 Hoddle (Monaco) 69
5 Hateley (Monaco) 59
6 Ang. Gomes (ANG, Lille) 52

Karamoko Dembélé (Brest) est le joueur qui compte le plus de matches en Ligue 1 cette saison (14) sans jamais avoir été titulaire.

** Les joueurs binationaux ayant décidé de représenter une autre nation (Josh Maja avec le Nigeria) n'ont pas été pris en compte, à l'inverse de ceux n'ayant pas encore choisi (Karamoko Dembélé, ANG/ECO ; Folarin Balogun, ANG/USA/NGA).*
*** En mars 2013, Ryan Mason, prêté par Tottenham à Lorient, apparaît sur le banc mais n'entre pas en jeu avec les Merlus.*

BALOGUN, UN HOMME DANGEREUX

Expected goals (probabilité qu'un tir soit converti en but) les plus élevés cette saison en Ligue 1.

1 **Balogun** (Reims) **19,5**
2 **David** (Lille) **18,3**
3 **Mbappé** (Paris-SG) **17,8**
4 **Lacazette** (Lyon) **15,3**
5 **Ben Yedder** (Monaco) **13,9**

Folarin **BALOGUN** (Reims)

Hoddle, un trône menacé

Classement général des buteurs anglais en Ligue 1

Hoddle (Monaco) **27 buts**
24 Mavididi (Dijon et Montpellier)
22 Waddle (Marseille), Hateley (Monaco)
17 Balogun (Reims)

Sur un même exercice au sein de l'élite, seul Glenn Hoddle (18 en 1988-1989 avec Monaco) a fait mieux que Balogun (17 en 28 journées).

Glenn **HODDLE** (Monaco)

1989 1990	1990 1991	1991 1992	1996 1997	1997 1998	2011 2012	2012 2013**	2014 2015	2018 2019	2019 2020	2020 2021	2021 2022	2022 2023
5	2	3	3	1	1	2	1	1	2	4	5	8
Hoddle et Hateley (Monaco) Rix et Stein (Caen), Waddle (Marseille)	Rix (Caen), Waddle (Marseille)	Rix (Le Havre), Waddle et Steven (Marseille)	Makin (Marseille), Kiwomya (Le Havre), Hindmarch (Cannes)	Hindmarch (Cannes)	J. Cole (Lille)	Barton (Marseille), Beckham (Paris-SG)	Moore (Lens)	Ojo (Reims)	Panzo (Monaco), Mavididi (Dijon)	Panzo (Dijon), Mavididi (Montpellier), Green (Saint-Étienne), Chalobah (Lorient)	Mavididi (Montpellier), Green (Saint-Étienne), Ang. Gomes (Lille), Lumeka, Roberts (Troyes)	Mavididi (Montpellier), Ang. Gomes (Lille), Spence (Rennes), Balogun (Reims), K. Dembélé (Brest), Healey (Toulouse), Barkley et Bryan (Nice)

Chris **WADDLE** (Marseille)

6 SACRÉS

Nombre d'Anglais champions de France

★★★ 3 titres
Waddle (Marseille), 1990, 1991 et 1992.

★ 1 titre
Martin (Marseille), 1948.
Hoddle (Monaco), 1988.
Hateley (Monaco), 1988.
Steven (Marseille), 1992.
Beckham (Paris-SG), 2013.

L'OM, destination privilégiée

Depuis 1945, 22 clubs français ont vu évoluer au moins un Anglais dans leurs rangs. Certains, comme Lyon, Nantes ou Auxerre, n'en ont jamais abrité en leur sein.

Clubs de L1 les plus consommateurs de joueurs anglais

3 DISTINGUÉS

Joueurs anglais nommés au Ballon d'Or sous les couleurs d'un club français.

Hoddle (Monaco), **30e**, 1 point en 1987.

Hateley (Monaco), **14e**, 4 points en 1987.

Waddle (Marseille), **18e**, 1 point en 1990 ; **10e**, 11 points en 1991.

Mark **HATELEY** (Monaco)

TERRAINS D'ACCUEIL

Boris, Timur, Inna, Vadim et Zakhar sont ukrainiens et ont dû fuir précipitamment leur pays après l'invasion par la Russie en février 2022. Réfugiés en France, ces amateurs de football renouent avec leur passion dans des clubs locaux où ils tissent de nouveaux liens. En attendant des jours meilleurs...

Par Olivier Bossard, avec Oscar Bertrand. Photos Christophe Berlet/L'Équipe

BORIS LEVTCHOUK 18 ANS, FC FAMARS (NORD)
"AU MOINS QUELQU'UN DE LA FAMILLE EN VIE"

Sa sœur est assise à côté. Elle a 13 ans, lui 17. Plus tôt dans la journée, une alerte aux raids aériens résonnait encore dans les haut-parleurs de la ville de Rivne, posée à seulement 140 kilomètres de la Biélorussie. "Ma maman nous a expliqué qu'on devait quitter le pays pour se protéger." La veille, une cousine installée en France, appelait pour inviter la famille à venir chez elle. "Ma petite sœur s'est mise à pleurer et a dit qu'elle ne partirait pas. Ma maman s'est retournée vers moi pour me dire une phrase que je n'oublierai jamais : « Je veux qu'au moins quelqu'un de la famille reste en vie. »'' Avant de boucler ses valises, le garçon passe un coup de fil à ses entraîneurs chez les U19 du Veres Rivne (D1). "Ils m'ont dit qu'ils ne savaient pas ce qui allait se passer et qu'il valait mieux que je parte." Huit mois ont passé. Le garçon de 18 ans n'a pas remis les pieds dans son pays : "Si j'y vais, je ne pourrai plus en sortir *(depuis le début du conflit, les hommes de 18 à 60 ans ne peuvent pas quitter le territoire)*." Le jeune milieu ukrainien vit près de Valenciennes, apprend le management du sport à l'université, porte les couleurs de l'équipe première de Famars, en Deuxième Division de District.

"Ce club fait tout pour moi. Quand je suis arrivé, notre gardien Romain m'a parlé en anglais, alors qu'il ne le parle pas du tout. *(Rire.)*" Il entraîne aussi les U5 et U9. "Il avait écrit un texte en français pour se présenter aux enfants, le jour de son premier entraînement, se souvient le coach principal. Il m'avait demandé de le relire pour voir s'il n'y avait pas de fautes. J'en ai encore des frissons." Le portable n'est jamais loin. La famille appelle "au moins cinq fois par jour". Pour rassurer. "J'ai très peur pour elle, mais je dois être fort. Comme mon pays." Il l'est. Parole de président. "C'est un cadeau, ce garçon, explique Christian Rybarz. C'est une fierté pour nous de lui éviter de porter une tenue militaire." "Tous les jours, je dis merci à la France. Quand la guerre sera finie, j'espère accueillir mon club en Ukraine." En fin de saison, un tournoi avec des équipes de jeunes Ukrainiens est prévu à Famars. "J'ai appelé mon premier coach, il a dit oui. J'ai hâte de leur montrer ma vie ici." Loin des siens.

TIMUR KOTIKOV 9 ANS, FC SERVON (SEINE-ET-MARNE)

SUR LES TRACES DE PAPY

Il est arrivé avec la bouille d'un enfant de 9 ans sur la défensive, mais presque comme chez lui avec sa veste zippée du PSG. Réfugié en France depuis le 5 octobre dernier après avoir fui le conflit opposant l'Ukraine à la Russie, le jeune Timur ne parvient pas à vaincre sa timidité pour s'exprimer mais il apparaît bien entouré, avec sa maman Yana, sa grand-mère et le tuteur qui l'a accueilli chez lui dans une grande maison à Servon, bien loin de sa ville chérie de Lougansk, dans le Donbass, une région ravagée par la guerre depuis 2014 déjà.

"Notre appartement a été détruit un jour après notre départ à la fin du mois de septembre 2022, précise la maman, d'une voix tremblante. Le Donbass, c'était chez nous, nous sommes nés là-bas, c'est pour cela que l'on parle deux langues : le russe et l'ukrainien. Sur le trajet, ç'a été tellement difficile. Nous avons été obligés de passer par Moscou, puis la Biélorussie, la Lituanie, la Pologne avant de traverser l'Europe en train et en car. Nous avons mis huit jours pour arriver en France. Nous sommes partis avec une seule valise pour tous les deux, nous n'avons pris que le nécessaire, nos papiers et l'essentiel pour vivre, quasiment pas de vêtements." Sans avoir trop le choix, mais aussi pour aider son pays à se libérer, le papa de Timur est resté dans le Donbass. Le manque paternel est fort pour le jeune garçon.

L'admirateur de Kylian Mbappé prend déjà ses marques au terrain municipal de Chevry-Cossigny (Seine-et-Marne) où son club, le FC Servon, affronte les locaux lors de plusieurs matches. C'est d'ailleurs en seulement vingt-quatre heures qu'il y a obtenu sa licence à l'automne. Numéro 6 sur le dos, il joue au milieu de terrain et semble parfaitement intégré.

Grâce à sa nouvelle vie à Servon, Timur peut renouer avec sa passion pour le football. "D'un point de vue relationnel, j'ai vu un net progrès chez lui depuis qu'il a commencé le football chez nous, poursuit Benoît Hébert, son tuteur. Cela lui permet de rencontrer d'autres enfants, se faire des amis et jouer pour le plaisir. Il est enfin épanoui grâce au football."

Le ballon rond semble couler dans les veines du gamin scolarisé en CE2, petit-fils d'un certain Oleg Gopeï, lui aussi contaminé par la même passion qui l'a d'ailleurs mené jusqu'aux rangs du Chakhtior Donetsk en 1995. ⬢ **O. Be.**

Elle ne s'arrête plus de dire merci. "Merci de vous intéresser à notre pays. Merci de vous intéresser à notre situation. Merci de vous intéresser à moi." Et à son histoire, chamboulée un matin de février 2022. À l'époque, Inna Glouchtchenko fête sa première sélection avec l'équipe nationale en Turquie. "Le matin, je me réveille et je vois que j'ai plein d'appels en absence et des messages. Je ne comprends pas. Là, ma meilleure amie me téléphone et m'annonce que la guerre a débuté. Je pensais qu'elle me faisait une blague. La guerre, on n'en parlait que dans les livres." Mais la fiction devient réalité et le quotidien un enfer. "Ma maman m'a dit de ne pas rentrer, que le pays était devenu trop dangereux et que je devais privilégier ma carrière. Je suis resté deux semaines dans cet hôtel en Turquie. C'était horrible." Après quelques semaines en République tchèque, l'attaquante atterrit à Reims. "C'est très difficile de se retrouver seule dans un pays étranger, sans parler la langue, à devoir tout apprendre, à seulement 17 ans. Et je pense que, durant les premiers mois, j'étais en dépression."

Son rapide séjour en Ukraine à Noël, n'aide pas à remonter le moral. "Normalement, à cette période de l'année, vous voyez des gens heureux, mais là c'était horrible. Ma ville *(Mykolaïv, dans le sud, près d'Odessa)* n'avait plus rien à voir avec avant. Il y avait des ruines partout. C'était tellement douloureux." Le ballon rond aide à changer les idées et à améliorer le moral. Un peu. "J'ai commencé à 11 ans avec les garçons. Aujourd'hui, quand je mets les pieds sur le terrain, ça m'aide à me sentir mieux." Comme le Stade de Reims et ses coéquipières. "J'ai découvert une deuxième famille. Tout le monde m'aide, me parle. Ma maman me manque, me dit qu'elle va bien, mais je sais qu'elle me ment, qu'elle est triste. Elle doit bientôt venir me voir." Sur les terrains notamment, où elle enchaîne les gros matches avec les U19 et l'équipe première. "J'ai envie de faire carrière en Europe." Pour faire briller haut les couleurs ukrainiennes. Un rêve. "C'est difficile de se projeter. Il y a quelques mois, je n'aurais jamais imaginé devoir partir... Je suis fière de mon pays. On ne se bat pas que pour nous, mais pour le monde entier. Je dis merci à ces héros." Elle ne s'arrête plus de dire merci.

INNA GLOUCHTCHENKO 18 ANS, STADE DE REIMS (MARNE)

"ON SE BAT POUR LE MONDE ENTIER"

Le français est impeccable. Juste une légère touche d'accent pour venir trahir les origines. "Je passais souvent mes vacances en France quand j'étais petit." Avec une association réservée aux enfants nés près de Tchernobyl. Chaque année, le jeune Ukrainien descend chez les Bouchet à Montbrison, près de Saint-Étienne. "Ils sont comme ma famille." Et plus encore. "Deux jours avant le début des hostilités, ils m'ont appelé pour me dire qu'on devait venir se protéger chez eux. Mais on ne pensait pas que cette guerre démarrerait." L'Ukrainien bosse pour le FC Polésie Jytomyr, club de D2, s'occupe des gardiens, partage sa vie avec une championne d'athlétisme, un petit garçon de 3 ans et s'imagine un avenir en Ukraine. "Le front était à 60 km de notre ville *(Jytomyr)*. Des avions passaient, on se cachait dans les caves. J'ai donc accepté la proposition d'André *(Bouchet)*. On s'est donné rendez-vous à la frontière roumaine." Non sans danger. "On savait que les Russes tuaient tout le monde sur les routes. Finalement, on a réussi et ma femme et mon fils sont partis avec lui. Moi, je suis resté." Il travaille pour son club, malgré les alertes quotidiennes. "On ne pensait pas que cette guerre durerait. En juin, j'ai décidé de rejoindre ma famille." Lui peut quitter le pays. "Mon fils est malade et je peux être à ses côtés." Enfin.

Depuis août, l'Ukrainien, sans emploi, donne de son temps au club du coin, contre un modeste salaire. Vingt-quatre heures par semaine, avec le sourire, toujours, malgré l'écart de niveau (Départemental 2). "Dès qu'il est venu à nous, ç'a collé, souffle le président Nicolas Laveille. Il est fiable, ne se plaint jamais." Pourtant, son garçon est régulièrement hospitalisé à Saint-Étienne. "Je m'occupe des U18 ici, des entraînements des gardiens, des U11 et je joue dans le but." En attendant plus. Un poste de prof de sport l'attend au collège voisin. "Mais il n'arrive pas à obtenir l'équivalence de ses diplômes", précise le président. L'avenir reste flou. "On vit au jour le jour. Mais je dois travailler pour ma famille." Le sourire ne disparaît jamais. "Je ne peux pas être heureux quand je vois ce qu'il se passe là-bas. Chaque jour, il y a des morts. Mais mon garçon est bien pris en charge, le frigo est plein... Je ne dois pas me plaindre." Pas le genre du bonhomme.

VADIM ZORNIK
33 ANS, US ECOTAY-MOINGT (LOIRE)
"JE NE DOIS PAS ME PLAINDRE"

ZAKHAR GOLOTOV 17 ANS, CHAMOIS NIORTAIS (DEUX-SÈVRES)

"DIFFICILE D'ÊTRE HEUREUX, MAIS PLUS SIMPLE ICI"

Il ne faut plus perdre de temps. Les troupes russes approchent de la banlieue de Kiev. "Ma maman m'a demandé de prendre des affaires pour vite partir. Je n'étais pas prêt à tout quitter. C'était un cauchemar." Sur place, le conflit dure depuis deux mois. Deux jours avant les premiers affrontements, Zakhar soufflait ses bougies. 16 ans seulement. "Pour moi, c'était impossible que cette guerre commence. Les Russes étaient nos frères. Pourquoi faire ça ? Je ne voulais pas y croire." Dans la précipitation, le jeune gardien ukrainien prend son sac de sport, met d'abord ses gants et ses crampons. Avant de partir saluer ses grands-parents maternels, de prendre la route avec la voiture personnelle.

"Nous avons laissé une partie de notre famille sur place, à Kiev. Et je ne savais pas si je reverrais un jour mon pays." Ni ses amis du Champion Kiev. "En U16, on a affronté le Chakhtior *(Donetsk)* et le Dynamo *(Kiev)*. Le football a toujours été ma passion." L'arrivée en France ne change rien. "Une amie de ma maman m'a permis de faire un test à Niort." Deux semaines suffisent à convaincre les Chamois de le conserver. Le staff apprécie sa grosse présence dans les duels, "typique des pays de l'Est". "Les entraînements sont plus difficiles qu'en Ukraine. Le football va très vite ici. Je suis content."

Mais pas assez pour oublier. "Au début, c'était très difficile. Je ne sais même pas comment j'ai fait. Je ne parlais avec personne et personne ne me parlait. Mais j'ai commencé à apprendre la langue." Avec sa maman. Trente minutes d'exercices tous les soirs dans l'appartement. Toujours ensemble. "Elle parle un peu moins, mais elle est forte, ma mère." Ancienne joueuse professionnelle de volley-ball, elle enchaîne les ménages pour offrir un avenir à son garçon. "C'est difficile d'être heureux, mais c'est plus simple ici qu'en Ukraine." Grâce aussi au football. "Grégory Malicki *(gardien passé notamment par Lille, entre 2001 et 2009)* est un top entraîneur. Je progresse." Avec quand même une idée derrière la tête. "Je rêve de porter le maillot de mon pays." Pour le revoir, un jour. "Je ne sais pas quand. Je parle parfois avec mon ancien coach. C'est fou ce qu'il se passe. J'ai tout le temps peur pour ma famille, mais je sais aussi qu'ils vont bien. Ils espèrent que je devienne un jour professionnel." Pour défendre sa nation. À sa façon.

FRANCE-BULGARIE : 1-2
ÉLIMINATOIRES MONDIAL 1994

Dimitar Penev "VOUS NE M'EN VOULEZ PAS TROP ?"

L'ancien sélectionneur de la Bulgarie (74 ans) revient pour la première fois depuis trente ans pour un média français sur l'un des matches les plus traumatisants de l'histoire des Bleus, privés sur le gong de Mondial 1994. Avec passion et humour, décryptage de cette soirée du 17 novembre 1993. Par Oscar Bertrand, à Sofia. Photos Sébastien Leban/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH
"DES ESPIONS EN FRANCE"

"La France nous a fait un beau cadeau en perdant contre Israël *(2-3 dans le temps additionnel, le 13 octobre 1993)*. C'était vraiment une grande surprise quand on a appris leur défaite. En toute honnêteté, on gardait un peu l'espoir que quelque chose se passe pour nous, même avant le revers contre Israël. C'est pour ça que j'avais décidé de mettre en place un réseau de scouts en Europe, dont en France, pour observer leur match au Parc des Princes, dans l'éventualité d'une rencontre décisive à jouer. C'étaient nos espions. Ils nous rédigeaient des rapports spécifiques sur chaque joueur. Je téléphonais aussi à beaucoup de Bulgares immigrés en France qui me donnaient des informations clés depuis le stade. C'était un peu révolutionnaire à l'époque. Pendant mes causeries et mes conversations individuelles, je comparais mes joueurs avec les Français. Et je leur disais : « Toi, tu es meilleur que lui, je l'ai observé ; si tu fais ce que je te dis, tu auras l'ascendant. » Je les ai convaincus que, poste par poste, ils étaient meilleurs que chaque joueur français. Avec mes adjoints, on avait mis en place des séances vidéo où l'on regardait tous les matches éliminatoires des Bleus durant les qualifications. On ne pouvait pas être mieux organisés.

En vue de cette rencontre, j'ai décidé de migrer vers l'Allemagne, à 100 kilomètres de Francfort. On était dans une forêt, loin de tout. Il faisait très froid, mais, grâce à ce séjour, je voulais souder mon équipe, l'isoler avec le staff technique, ne pas laisser les médias prendre des informations. C'était justement ce côté psychologique qu'on voulait trouver pour unir les joueurs. On était bien, tous ensemble. Bon, on a quand même été heurtés à un gros problème avant le match : les visas d'Emil Kostadinov et « Lioubo » Penev *(son neveu)* avaient expiré. Par chance, on avait un joueur qui jouait à Mulhouse, Georgi Georgiev, qui les a réceptionnés à la frontière, près d'un pont sur le Rhin, avant de les emmener à un aéroport pour rallier Paris. Il a joué les passeurs. C'était inconcevable pour nous de ne pas pouvoir faire jouer « Lioubo » et Emil.

J'avais quand même déjà pensé à les remplacer, au cas où… J'aurais eu des remplaçants qui pouvaient donner 100 % mais, sans eux, cela aurait été impossible de battre la France. Je ne savais pas qu'en arrivant au stade, Krassimir *(Balakov)* avait vu du champagne dans le vestiaire de l'équipe de France. Mais je vais vous révéler un petit secret : nous aussi, nous avions prévu une bouteille dans notre vestiaire. *(Il explose de rire.)* On a apporté notre champagne de Bulgarie, mais on ne l'a montré aux joueurs qu'à la fin du match pour ne pas les déstabiliser. Maintenant, la question, c'est de savoir quel est le meilleur champagne : le français ou le bulgare ?" •••

Zlatko Yankov (à gauche) et ses coéquipiers bulgares avaient bien ciblé le danger numéro un côté français : Éric Cantona.

Le plan des Bulgares pour contrer l'attaque des Bleus est simple : couper les lignes de passes, notamment en direction du duo Papin-Cantona, et prendre systématiquement à deux les deux pointes françaises.

Alain de Martignac/L'Équipe

En phase défensive, seul Reynald Pedros presse Yordan Letchkov tandis que Papin et Cantona préfèrent reculer. Les Bulgares bénéficient de toute latitude pour relancer.

LE PLAN DE JEU
"NEUTRALISER PAPIN ET CANTONA"

"Notre plan tactique était centré sur deux joueurs français : Jean-Pierre Papin et Éric Cantona. On voulait les neutraliser. C'étaient les deux meilleurs de l'équipe de France, mais aussi deux des meilleurs attaquants d'Europe. En phase défensive, on avait mis en place un marquage individuel sur eux avec Trifon Ivanov *(sur Papin)* et Zlatko Yankov *(Cantona)*. C'était la clé pour nous. Notre bloc était compact, l'idée était d'être unis et de repousser toutes les tentatives adverses. On savait que les milieux français étaient très bons, capables de marquer des buts. On voulait vraiment couper leur circuit de passes. Mais, sérieusement... *(Il marque un temps d'arrêt.)* Regardez l'équipe que j'avais entre mes mains ! Comment avec une telle équipe ne pas être libéré pour jouer tranquille. On avait Hristo Stoitchkov, meilleur joueur du Barça, Emil Kostadinov, meilleur joueur de Porto, Liouboslav Penev, meilleur buteur du Championnat espagnol, Yordan Letchkov, meilleur joueur d'Hambourg ou encore Krassimir Balakov, star du Sporting Portugal. On avait une équipe de vainqueurs, ils n'avaient peur de rien, je n'avais aucun doute sur le fait qu'on arriverait avec une grosse décontraction, sûrs de notre force. Mon travail, c'était de collecter tout ce talent et d'en faire une machine de guerre. On voulait qu'ils soient unis pour la Bulgarie et sortir les individualités du lot. Le point fort de notre onze, c'était incontestablement l'attaque. On avait du mal à ne pas prendre de buts, mais on avait beaucoup moins de difficultés à en marquer. Mon système en 4-3-3 ? C'est un grand classique avec un libéro, Petar Houbtchev, qui était déterminant dans la solidité de notre base arrière. J'étais certain d'avoir trouvé la bonne formule."

32e minute : le duo Papin-Cantona trouve la faille. Le premier sert, d'une remise de la tête, l'attaquant de Manchester United qui fusille Borislav Mikhaïlov.

LA PREMIÈRE PÉRIODE
"PRÊT À SAUTER DE MON BANC"

"Depuis mon banc de touche, je suis vraiment satisfait de ce que je vois. On tient bien le ballon, je n'ai presque rien à redire à mes gars. Malheureusement, le but de Cantona arrive contre le cours du jeu. S'il y a une faute au début de l'action de Didier Deschamps sur Tsanko Tsvetanov ? Je n'en sais rien. On n'avait pas le temps de vérifier. On doit aussi être honnêtes. Si on remonte avant le tacle de Deschamps, on avait aussi stoppé une de leurs attaques et l'arbitre n'avait pas sifflé. Sur le but en lui-même, j'étais prêt à sauter de mon banc pour empêcher Cantona *(servi par Papin, d'une déviation de la tête)* de marquer. *(Rires.)* Ils ont marqué, OK, mais on n'était pas stressés, on n'a jamais paniqué. Je sentais que les Français jouaient avec la peur au ventre, on n'a donc pas perdu nos moyens. Mais là, hormis le but de Cantona, le plan était presque parfaitement respecté. Heureusement, on n'a pas attendu longtemps pour leur rendre la pareille grâce à Emil *(Kostadinov, de la tête au premier poteau, sur corner)*. On avait étudié cette équipe de France et on savait que les corners étaient un vrai point faible. J'avais des bons centreurs et des joueurs efficaces de la tête, ça rend la tâche plus facile à l'entraînement. À chaque match, j'essayais de surprendre les équipes. Avec les garçons, on travaillait énormément les coups de pied arrêtés . Ça ne m'a pas surpris quand Emil a marqué au premier poteau."

Dimitar Penev avait noté la faiblesse des Français sur les corners défensifs. Message reçu par Emil Kostadinov qui égalise d'une reprise de la tête au premier poteau à la 37e.

Sous les yeux de Didier Deschamps, Liouboslav Penev échappe à Paul Le Guen. Les Bleus bafouillent leur football et jouent désormais avec la peur au ventre.

Denys Clément/L'Équipe - Jean-Claude Pichon/L'Équipe

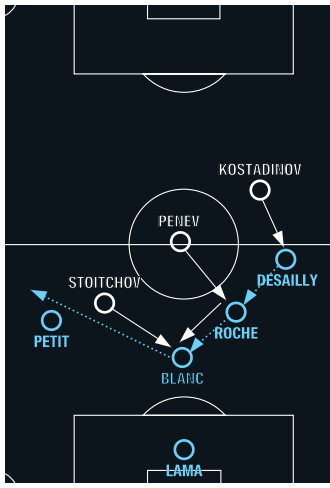
LA MI-TEMPS
"COMME DES LIONS EN CAGE"

"En arrivant dans notre vestiaire, j'efface de mon visage mon sourire et je reprends alors une expression neutre pour que mes joueurs ne sortent pas de leur concentration maximale. On joue au Parc des Princes, on est dedans, c'est une bonne chose, mais le plus dur reste à faire. J'ai inscrit sur un tableau les choses que l'on devait corriger en seconde période, mais je n'ai rien dit de spécial à la mi-temps. Je suis comme ça, pas nécessairement dans la parole, mais plus dans la persuasion. Pour moi, le travail principal se passait pendant les entraînements. Je parlais beaucoup à mes joueurs de manière individuelle. Je voulais qu'ils croient ce que je leur disais.

En match, l'objectif était de garder la concentration et d'encourager mes joueurs. Dans le feu de l'action, je n'analyse presque rien, je veux simplement corriger les petites imperfections qui ont pu être les nôtres durant le premier acte. Après un peu plus de sept minutes de débrief, les joueurs étaient déjà prêts et sont sortis d'eux-mêmes de notre vestiaire. Hristo *(Stoitchkov)* m'a dit : « Maintenant, coach, tu nous laisses, on est prêts au combat. » Quand votre meilleur joueur vous déclare ça, il n'y a alors plus qu'à se taire et à faire confiance. Je le répète, on ne voulait montrer aucun signe de faiblesse.

Tous les joueurs étaient comme des lions en cage prêts à capturer leur proie. Je l'ai vu dans leurs yeux, je savais qu'ils allaient faire quelque chose de grand. Je ne me suis pas emballé à la fin de la mi-temps, mais je savais qu'ils étaient prêts pour le grand exploit." •••

Laurent Blanc, habituel premier relanceur, subit un pressing constant des attaquants bulgares, Hristo Stoitchkov et Liouboslav Penev. Le jeu offensif de l'équipe de France perd en qualité et en intensité.



Au tableau !

L'entrée en jeu de David Ginola déstabilise l'arrière-garde bulgare. Le Parisien, par ses dribbles et ses appels, permet aux Bleus de se montrer à nouveau dangereux.

LA SECONDE PÉRIODE
"UNE ÉNORME CRAMPE À LA JAMBE EN CÉLÉBRANT LE BUT"

"Pour nous, c'était important de gagner la bataille du milieu de terrain. Je me rends compte que notre bloc ne fait qu'avancer, pendant que les Français jouent la contre-attaque. Le problème est qu'on a malheureusement péché dans la construction du jeu. Et, finalement, les Français nous ont beaucoup gênés avant la fin de match que l'on connaît. On a pourtant tout envoyé vers l'avant pour passer devant au score, mais rien à faire. C'était dur d'avoir des occasions, les Français étaient très dangereux sur les attaques rapides, mais se montraient assez maladroits. On jouait quand même contre la France, c'était une équipe de dingue, donc c'est logique qu'on ait eu des difficultés. Finalement, il y a presque tout à jeter dans cette seconde période. Surtout que, avant le but de Kostadinov, il y a une faute complètement idiote de Petar Aleksandrov. Je venais de le faire entrer au poste de défenseur central, côté gauche. Quelques minutes après son entrée, il tacle bêtement David Ginola dans notre camp. *(Il éclate de rire.)* Quand j'ai vu la faute de Petar, je l'ai traité de tous les noms et j'ai crié : « Mais pourquoi je t'ai fait entrer en jeu *(à la place de Tzvetanov à la 82e)* ? » J'ai hurlé tellement fort que Petar s'est retourné avec une tête effrayée.

La délivrance d'une équipe, de tout un pays.

69e minute : Jean-Pierre Papin cède sa place à David Ginola. Ce dernier sera désigné comme responsable du second but encaissé, à commencer par le sélectionneur des Bleus, Gérard Houllier.

À ce moment-là, il reste trente secondes dans le temps réglementaire, et pour moi ce n'est pas encore fini. Vous savez, j'ai vécu beaucoup de matches en tant que joueur *(454 dont 90 avec la sélection bulgare, en tant que défenseur central, entre 1962 et 1977)*, des scénarios inattendus. Je savais qu'il resterait quelques secondes et au moins un peu de temps additionnel. Tout est possible dans le football. Ensuite ? *(Il a le sourire.)* C'est indescriptible. Ça va tellement vite. Kostadinov, on l'appelle « Saint Emil » chez nous en raison de ce but. La stratégie est alors simple : tout le monde devant pour notre dernière chance. Ces seize secondes sont passées tellement vite… *(Il regarde longuement sa montre.)* Je n'ai rien calculé. Je me suis levé, j'ai encouragé mes joueurs autant que je le pouvais. En quatre passes, on arrive au but. *(Il crie « oh, la, la » en revoyant la frappe de Kostadinov sous la barre transversale.)* Ce but, c'est le fruit du travail de joueurs qui jouent ensemble depuis qu'ils sont gamins. Ils ont tout vécu ensemble et pouvaient se trouver les yeux fermés. « Lioubo » et Emil ont été formés au CSKA Sofia par mes soins. Après le coup franc joué par Ginola, on avait une opportunité en or. Balakov, servi par *(Emil)* Kremenliev, a transmis le ballon à Penev, qui a parfaitement trouvé Kostadinov. Quand j'ai vu le but, j'ai sauté de joie et de surprise. Mais je me suis fait une énorme crampe à la jambe en célébrant le but. *(Il se lève de sa chaise, le sourire aux lèvres, et mime son geste en appuyant sur sa jambe droite.)* Je n'en avais jamais eu dans ma carrière de joueur. Je suis tombé au sol en prenant dans mes bras le staff et mes joueurs. C'était un bonheur indescriptible."

90e minute : Liouboslav Penev lance en profondeur Emil Kostadinov. Les Bulgares profitent de l'espace laissé dans leur dos par les défenseurs français. Et Kostadinov, d'une frappe sèche sous la barre, offre la qualifications aux siens.

LA QUALIFICATION
"J'AI VU MICHEL PLATINI BONDIR DES LOGES JUSQU'À LA PELOUSE"

"Au coup de sifflet final, c'est la libération et, surtout, l'euphorie. Je ne sais plus où regarder. Ce dont je me souviens vraiment, c'est ce silence, tellement lourd. J'ai vu Michel Platini bondir des loges jusqu'à la pelouse. *(Rire chambreur.)* C'était beaucoup trop haut pour lui *(d'enjamber)* ! David Ginola ? C'est impensable de remettre la faute uniquement sur lui *(comme l'avait fait Gérard Houllier, le sélectionneur des Bleus)*. Mon équipe a traversé le terrain, ce sont tous les Français qui sont fautifs. On perd et on gagne en équipe. Moi, je me suis concentré sur la joie, l'euphorie, je ne me suis pas attardé sur la tristesse des Français. Je me rappelle de Gérard Houllier, complètement abattu, qui me serre la main dans les couloirs. Il y avait cent à deux cents journalistes dans le tunnel.

On est restés sur la pelouse du Parc des Princes aussi longtemps que possible à célébrer notre victoire avec les milliers de Bulgares présents. On a aussi joué pour eux. Cela a réuni le peuple pendant la crise économique qui frappait le pays après la période communiste. Toute la Bulgarie est partie fêter ça dans les rues. Le président de la République m'a appelé quand j'étais à l'hôtel à Versailles *(le* Trianon*)*. On a fêté dignement notre qualification au champagne avec Romario qui avait été invité par Stoitchkov *(le Brésilien, blessé à l'œil, avait reçu l'autorisation du FC Barcelone pour séjourner à Paris)*. Je ne suis pas allé en boîte avec les joueurs, ce n'est pas trop mon style, je préfère les restaurants et le bon vin français. *(Clin d'œil.)*" ●●●

90e : Laurent Blanc tacle trop tard et ne peut contrer la frappe d'Emil Kostadinov. Les Bleus sont en enfer, les Bulgares aux États-Unis.

Denys Clément/L'Équipe

LES BUTS

1-0 Cantona (32e, passe de Papin)
1-1 Kostadinov (37e, passe de Balakov)
1-2 Kostadinov (90e, passe de L. Penev)

LES CARTONS JAUNES

Roche (45e) pour la France
L. Penev (51e) pour la Bulgarie

CE QU'IL EN RESTE
"LE LANCEMENT D'UNE GÉNÉRATION DORÉE"

"C'est un match fondamental. Je le mets à la hauteur de ce qu'on a vécu au Mondial 1994. Il marque le lancement d'une génération dorée, qui nous offre la quatrième place. Cela nous a donné encore plus de confiance. On n'avait jamais gagné un match de Coupe du monde avant 1994 et ça s'est concrétisé avec un quart historique remporté contre l'Allemagne *(2-1),* tenante du titre, et le Ballon d'Or de Stoitchkov. Le plus important, c'était de redonner un élan patriotique aux Bulgares. Vous ne m'en voulez pas trop depuis trente ans ? Nous vous avons traumatisés, mais la France a organisé l'édition 1998 et l'a remportée. *(Rires.)* Nous, on était au top avant 1998, puis on a plongé. Maintenant, notre discipline n'existe plus, on doit mettre des gifles aux joueurs pour qu'ils nous écoutent, mais ce n'est plus mon affaire..." ⬢ O. Be.

FICHE DE MATCH
AU COUP DE SIFFLET FINAL

ÉQUIPE (4-4-2) — ENTR. : G. HOULLIER

LAMA
BLANC
DESAILLY — ROCHE — PETIT
LE GUEN
DESCHAMPS — GUÉRIN → 81e — PEDROS
GINOLA → 69e — CANTONA
PENEV
STOITCHKOV — KOSTADINOV
BORIMOV → 82e — LETCHKOV
YANKOV
ALEKSANDROV → 82e — IVANOV — KREMENLIEV
HOUBTCHEV
MIKHAÏLOV

ÉQUIPE (4-3-3) — ENTR. : D. PENEV

Dimitar Penev est porté en triomphe. Lui, son staff et ses joueurs ont rendu réel ce que tout le monde pensait impossible.

André Lecoq/L'Équipe

LE QUIZ DE DIMITAR : 3/5

"Combien de joueurs ont été utilisés avant le France-Bulgarie durant vos neuf matches de qualifications précédents ?
Je sais que les journalistes avaient décidé de boycotter mes conférences de presse pour ça notamment. On était en conflit sur beaucoup de choses, mais ça, c'était le plus tendu. Je dirais 25. (**FAUX.** 28 joueurs.) **0/1**

« Nous sommes plus forts que la France même en prenant les joueurs un par un. » Quel est l'auteur de cette phrase ?
C'est forcément Hristo *(Stoitchkov)*. Il avait une confiance en lui assez énorme au Barça. Et, quand il affrontait les joueurs français en Coupes d'Europe, il n'hésitait pas à en parler aux coéquipiers de la sélection pour dire qu'ils n'étaient pas aussi bons que ça. (**VRAI.**) **1/2**

Quelle était la nationalité de l'arbitre ?
Aucun souvenir. Peut-être un Italien ?
(**FAUX.** M. Mottram était écossais.) **1/3**

Quel est le seul joueur de votre équipe à avoir pris un carton jaune ?
C'est mon neveu, « Lioubo » Penev, je m'étais levé pour protester. (**VRAI.**) **2/4**

Quelles stars de la chanson étaient présentes lors de la sortie en boîte de nuit d'Emil Kostadinov et du reste du groupe aux *Bains Douches* ?
J'ai entendu cette histoire. Il y avait Prince et, je crois, Vanessa Paradis ? (**VRAI.**) **3/5**" ⬢

L'ÉQUIPE
explore

exclusivité abonnés

à retrouver sur L'Équipe explore

▶ documentaire
Adios Diego

L'Équipe explore, inclus dans l'abonnement L'Équipe à partir de 7€99/mois

les créations et contenus originaux sur le site et l'application

L'ÉQUIPE

Offre Découverte à partir de 7,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Essentiel à partir de 9,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Intégrale à partir de 11,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Voir conditions complètes sur lequipe.fr

ANALYSE D'UN ÉCHANTILLON DE FOOTBALL-FICTION

Les dernières techniques de décryptage vidéo et data prouvent que le jeu a basculé dans une ère scientifique où l'innovation permet l'anticipation. Par Dave Appadoo, à Londres

Rendez-vous était donné le 21 mars en plein centre de Londres au *Mermaid London,* un lieu autrefois dédié au théâtre et à différents concerts de la BBC. Cette fois, peu de place à l'art, le raout était consacré aux données, aux stats, aux data, appelez ça comme cela vous chante, le tout fondé sur la matière foot que la science de l'analyse chiffrée ne cesse d'explorer. Depuis une décennie, le forum Opta réunit chaque année le *Who's Who* du ballon rond. Une approche analytique qui semble préfigurer du foot de demain. Seul média français, *FF* vous propose un tour d'horizon.

Fini les observations à la papa

Il fut un temps pas si lointain où l'on allait scruter un joueur et le rapport indiquait s'il avait un bon pied gauche, s'il pressait à la perte du ballon, s'il était rigoureux dans son placement, etc. Devant ce tableau, la plupart des participants se marrent, à l'image de Michael Edwards, ancien directeur sportif de Liverpool sous Klopp. "Je respecte ceux qui choisissent de travailler comme ça, mais c'est très ancien comme approche. Aujourd'hui, la simple évaluation de la qualité de passe chez un joueur répond à de multiples notations variant selon le nombre de mètres gagnés, de lignes cassées, de la zone où elle est effectuée, face à quelle opposition, à quel moment du match *(à 5-0 ou à 0-0),* etc." D'ailleurs, un petit tour sur les bases de données mises en démonstration par l'organisateur confirme l'explication. En croisant un maximum de stats toutes plus spécifiques les unes que les autres, elles font émerger les joueurs les plus performants dans tel ou tel secteur.

L'Amérique du Nord friande des statistiques individuelles

Soyons clairs, cette approche très scientifique pourrait se heurter à notre façon plus "intuitive" de regarder le foot. Pourtant, certains intervenants expliquent qu'elle ouvre au contraire de nouveaux horizons. "Aux États-Unis, la culture du soccer n'est pas la même, nous renseigne une représentante de la MLS. En Europe, il y a davantage une culture club. En Amérique, il y a une culture joueur. On est fan d'un joueur, on connaît ses stats, il y a des émissions entières dessus. Avant, le football ne se prêtait pas autant à ce regard individuel. Mais, de plus en plus, ce regard très statistique intéresse davantage le public américain, qui se prend de passion pour le soccer par ce biais." Une tendance assez globale ici aussi, avec une lecture de plus en plus chiffrée de la performance individuelle. Et si la data collait à l'ère du temps ?

Trop de data tue la data

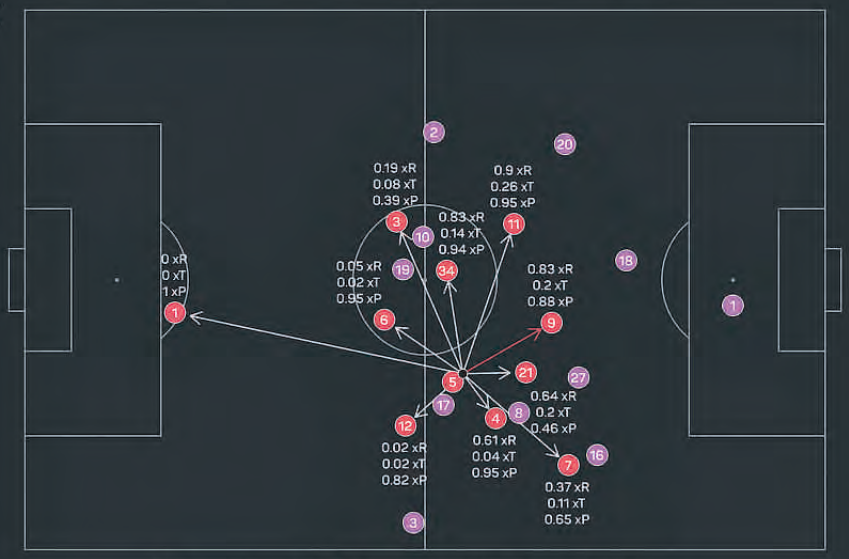
Parmi les conférenciers présents, quelques "chercheurs" freelance présentant leurs derniers travaux de niche : ici la passe pénétrante selon tel ou tel système, là les différentes hypothèses statistiques sur une situation de deux contre deux, le tout sur fond de formules mathématiques dignes de la Médaille Fields. Une approche qui pose question : y a-t-il un risque d'aller trop loin ? Mathieu Lacome, responsable de la performance et de l'analyse à Parme, passé au PSG, confirme : "Aussi intéressant que cela puisse être sur le plan intellectuel, les recherches doivent rester connectées à la réalité du terrain. L'erreur serait de tomber dans le même piège que la finance à une époque qui, à coups de formules et d'équations, a pu se couper parfois de la réalité de l'économie réelle."

Le ghosting, la prochaine révolution

Si les outils semblent déjà très poussés, à en croire les participants, on n'a encore rien vu. "La prochaine étape, c'est le *ghosting,* nous explique Jens Melvang, analyste chez Opta. C'est-à-dire la simulation sur trente secondes du mouvement probable d'une équipe dans telle ou telle situation. Sur la base de dizaines de matches, établir que dans telle zone, à tel moment d'un match, face à telle ou telle formation, une équipe va probablement utiliser un certain circuit de passes. Nous ne sommes plus très loin d'être en mesure de produire ces hypothèses, qui seraient d'une utilité certaine pour préparer un match."
Et Jens Melvang de pousser plus loin : "L'évolution de la data va nous conduire vers le jeu sans ballon. C'est-à-dire à identifier que tel mouvement de joueur amène tel déplacement qui impacte tel espace, etc. L'objectif est d'essayer d'éviter le temps de retard qui peut amener l'erreur défensive. Et, inversement, sur le plan offensif, essayer d'établir qu'en fonction de telle course, il faudrait tel déplacement pour optimiser les chances de créer le danger." Reste la question qui brûle les lèvres : si on pousse à ce point la data, en arrivera-t-on à la même chose sur l'analyse de la personnalité, façon *Minority Report* ? Pour l'heure, officiellement tout du moins, la question éthique empêche de faire ce genre d'évaluation de façon formelle. Jusqu'à quand ?

OPTA VISION: OBJECTIVELY EVALUATING A PLAYER'S ON-BALL DECISION MAKING

Opta Forum



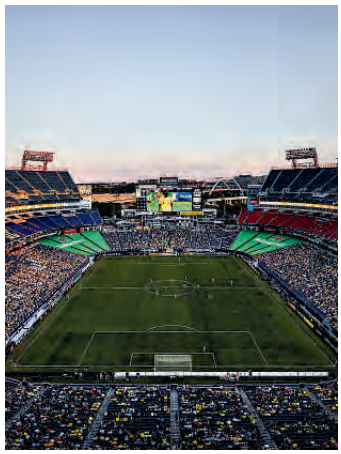
xR = Expected Receiver | **xT** = Expected Threat | **xP** = Expected Pass Completion

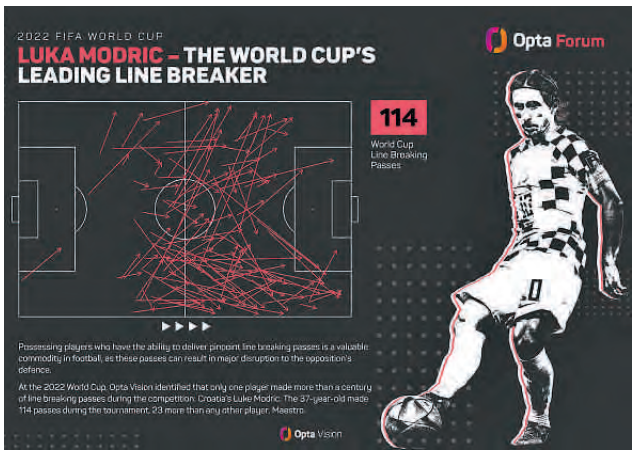
Opta Vision's Pass Prediction metrics is enabling us to further quantify a player's decision-making on the ball, based on their various pass options.

Every time a player attempts a pass, we can use predictive metrics to identify which of their various passing options are most likely to be attempted or completed, as well as identify which option is most threatening in terms increasing the likelihood of a shot occurring within the next 10 seconds, based on the on-field locations of their teammates and the locations of the opposition players. Each player's velocities and trajectories are also taken into account when determining the predictions.

By capturing these insights, Opta Vision is changing the conversation. No longer are we analysing what happened, instead we are identifying what should have happened. Options.

À Londres, lors de la grand-messe Opta (en bas, à gauche), les chercheurs ont exposé leurs derniers travaux, notamment sur les prises de décision selon les situations et les oppositions (ci-dessus) ou les capacités des joueurs à casser les lignes (en bas, à droite avec Luka Modric). Mais certains, comme Jürgen Klopp avec Liverpool (ci-contre, à gauche) n'ont pas attendu pour utiliser les data dans la construction de leurs succès. Aux États-Unis (ci-contre, à droite), ces données valent parole d'Évangile auprès des spectateurs, des médias et des joueurs qui rêvent du Soulier d'or de la MLS (page de gauche). Question de culture !





MLS - Opta - John Powell/Liverpool FC via Getty Images

BELGRADE, ÉTAT FIÉVREUX

Trente ans de communisme, puis la guerre des Balkans ont façonné la ville blanche, restée figée dans le temps, mais capable de s'enivrer. Son foot, héritage de l'époque yougoslave, lasse les fans, qui préfèrent des clubs de quartier ou d'autres sports.

Par
Sacha Tisic, à Belgrade

Photos
William Dupuy/L'Équipe

ATLAS

Belgrade, Serbie.
Population
1,37 million d'habitants.
Température moyenne l'hiver
5 °C.
Température moyenne l'été
29 °C.
Ensoleillement
8,5 heures de soleil par jour.
Précipitations
85 jours par an.

C'était un soir de mars. J'attendais ce moment depuis des mois. Une sorte de consécration pour fan de football. J'avais entamé un périple relatif de cinquante minutes à pied depuis l'emblématique hôtel *Moskva*, jusqu'au stade Rajko-Mitic de l'Étoile Rouge Belgrade. L'hôtel *Moskva*, c'est un peu le point de rendez-vous de tous les Belgradois avec l'imposante place de la République. Un magnifique monument d'inspiration austro-hongroise, qui côtoie les grands ensembles communistes aux façades délavées et aux climatisations apparentes de l'époque yougoslave. Il était 15 h 30 et, déjà, les rues habituellement si joyeuses, si festives, si vivantes, étaient pratiquement vides. Certains petits commerces ouverts parfois jusqu'à 23 heures avaient le rideau à moitié fermé. Pas de doute, il s'agissait bien d'un jour de "veciti derbi". Littéralement, le derby éternel en français. Le 169e, car c'est la tradition, les Belgradois et les Serbes notent religieusement le nombre de derbys joués. Plus les minutes passaient et plus je m'approchais de cet antre de 53 000 personnes. Au fur et à mesure des pas, la foule était de plus en plus dense. Des spectateurs tout de noir vêtus, sans signe distinctif permettant de les identifier comme un supporter de l'Étoile ou du Partizan. Parmi les milliers de fans qui convergeaient vers celui qu'on surnomme aussi le Marakana, pas un mot ne fusait. Des supporters, le visage baissé, essayant de ne pas trébucher sur l'un des trottoirs hasar-

deux de Belgrade, ou tentant peut-être d'échapper à la pollution atmosphérique de la ville blanche.

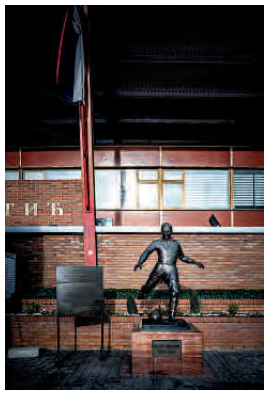
D2, bagarre et voyage dans le temps

Ce n'est qu'une fois aux abords du stade des Rouge et Blanc que les esprits se libèrent. Désormais en lieu sûr, les supporters laissent éclater leur ferveur qui se manifestera par un show pyrotechnique de la 1re à la 90e minute. Point noir de ce moment de fête : l'affluence. Seulement 35 000 personnes ont assisté à cette rencontre avec un parcage des Noir et Blanc clairsemé. Lors de cette affiche électrique, où les policiers anti-émeutes étaient déployés par dizaines dans chaque recoin de la ville, pas d'incident à déplorer, à l'inverse de mon autre périple dans la capitale, plus tard dans le mois.

J'ai jeté mon dévolu sur un match de Prva Liga, la D2 serbe. Une "alléchante" opposition entre le leader l'IMT Nouveau Belgrade et le Macva Sabac, au Stadion Bezanija, devant près de 400 passionnés. "C'est le football, le vrai. Il n'y a pas de chichis comme chez vous en France", me lance en rigolant Dragan, résidant non loin du stade. Il est venu voir son équipe locale comme il le fait régulièrement, dans un environnement qu'on imaginerait mal être celui d'une structure professionnelle et moderne. Les stadiers portent des chasubles jaune fluo floqués du logo de l'ancienne Fédération de football yougoslave. Quelques vendeurs ambu- •••

PRATIQUE

Décalage horaire
Aucun.
Distance Paris-Belgrade
1800 km.
Vol Paris-Belgrade 2 h 20.
Prix du billet d'avion Entre 60 et 200 euros l'aller-retour.
Une nuit d'hôtel À partir de 50 euros pour un 3 étoiles.
Trajet aéroport - centre-ville
23 euros.
Ticket de transport en commun 0,80 euro.



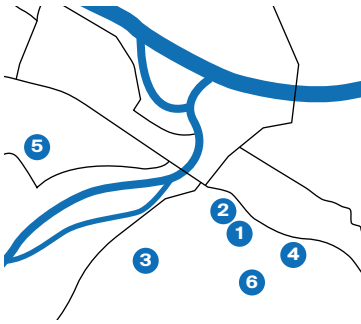
L'Étoile Rouge et son glorieux passé – avec la légende du club Rajko Mitic statufiée devant le Marakana (ci-dessus) – n'attirent plus les foules… Les supporters Rouge et Blanc délaissent Ifeanyi Opara et ses coéquipiers. Désormais, ils se tournent vers la section basket et les rencontres d'Euroligue, comme ici face à Baskonia (en haut). Victime aussi de ce "désamour" pour le foot, le club de l'IMT, en D2, joue à domicile devant 400 spectateurs (à droite).

••• lants arpentent les tribunes pour vendre des fraises très grosses, très moches, mais très goûteuses. D'autres se consacrent à la graine de tournesol, dont les Serbes raffolent, comme en témoigne le sol recouvert de coques. Le ticket du match n'est qu'un simple billet de tombola. Juste derrière l'enceinte, la pointe d'une splendide église laisse apparaître le bout de son nez. L'IMT s'incline 3 buts à 1 face à Sabac, dans une atmosphère très bon enfant. Ce n'est que quelques heures plus tard que j'apprends la nouvelle : une cinquantaine de hooligans de l'Étoile Rouge et du Partizan en sont venus aux mains, et même aux barres de fer, à quelques mètres de là. Vingt fidèles des Noir et Blanc qui jouaient au basket-ball dans le quartier de Novi Beograd (Nouveau Belgrade) ont été pris pour cible par trente énervés de Zvezda sortis de nulle part. Le bilan occupait presque toutes les unes du pays : dix blessés, dont un dans un état critique. Et mes différents interlocuteurs tout au long de ce séjour m'ont reparlé de cette bagarre.

Belgrade, c'est une ville bordélique, enthousiaste, romantique. Un endroit hors du temps où l'on fume dans les restaurants, où les orchestres tziganes y jouent leur meilleure musique à la trompette, au violon et à l'accordéon, où les automobiles Zastava et Lada des années yougoslaves contrastent avec les grosses cylindrées de la jeunesse dorée, et où le piéton n'a pas la priorité. Une place où Saint-Sava, la plus grande église orthodoxe d'Europe, a plusieurs casinos et bars de paris sportifs comme voisins. Une cité dont l'entrée laisse à voir les immeubles bombardés par l'OTAN en 1999 pendant la guerre du Kosovo. Des stigmates qui s'affichent sur tous les murs de la capitale. Pas un mètre carré d'espace public, en centre et en périphérie, n'est laissé à l'abandon. Des fresques à la gloire du Partizan et de l'Étoile Rouge se mêlent aux inscriptions nationalistes, notamment sur le Kosovo, dont ils refusent son indépendance proclamée unilatéralement en 2008. D'ailleurs, lorsqu'on quitte la route de l'aéroport pour rejoindre la ville blanche, un pont portant la mention "Kosovo is Serbia" nous accueille. La politique n'est jamais très loin du rectangle vert en Serbie.

La ville divisée en deux camps lors du derby

Belgrade est indéniablement une ville de foot, avec huit formations en Première et Deuxième Divisions. Les plus connues, l'Étoile Rouge et le Partizan, comptent à eux deux 60 titres de champions sur les soixante-dix-sept dernières années, une Coupe des clubs champions, et drainent des milliers d'inconditionnels à travers toute l'ex-Yougoslavie. "Ce sont plus que de simples clubs", me glisse autour d'un café Vuk Zaric, journaliste sportif pour *Informer*. Il pèse ses mots, me fait comprendre qu'il s'agit d'un sujet sensible. Le derby rythme la vie des Belgradois depuis la création du Partizan et de l'Étoile Rouge en 1945 par les insti-



STADES

1. Stade Rajko-Mitic
(« Marakana »).
1A Ljutice Bogdana.
Club résident
Étoile Rouge Belgrade.
Inauguration 1963.
Capacité 53 000 places.

2. Stadion Partizana
Humska 1.
Club résident
Partizan Belgrade.
Inauguration 1951.
Capacité 33 000 places.

3. Stadion Cukaricki
Beogradskog Bataljona 25.
Club résident Cukaricki.
Inauguration 1969.
Capacité 4 100 places.

4. Stadion Vozdovac ou stade Shopping Center
Zaplanjska 23.
Club résident Vozdovac.
Inauguration 2013.
Capacité 5 200 places.

5. Stadion Bezanija
254M Vojvodjanska, Belgrade.
Club résident
IMT Nouveau Belgrade (D2).
Inauguration 2001.
Capacité 4 000 places.

6. Stadion Kralj Petar Prvi
(stade du roi Pierre Ier)
Crnotravska.
Club résident Rad Belgrade.
Inauguration 1977.
Capacité 2 000 places.

tutions de Tito. Et qui d'autre que Milorad Vucelic, président du Partizan depuis 2016, ancien journaliste, pour nous parler de cette rivalité, sa rivalité ? Avant notre entretien, la cellule communication du Partizan m'avait briefé : "Pas de potins, pas de politique." Le président me rejoint dans un bureau du Stadion Partizana. Cigare à la main et smoking taillé à la perfection, le septuagénaire m'explique les tenants et les aboutissants de ce folklore. "Un jour de derby, toutes les émotions convergent vers le terrain. C'est un grand jour en Serbie… Peut-être le plus grand jour de notre sport national. Pendant quatre-vingt-dix minutes, le monde s'arrête."

Ancien joueur du Partizan, de Guingamp et de Strasbourg, Milovan Sikimic, croisé à Cukaricki où il est désormais adjoint, se souvient lui aussi de moments irrationnels. "En 2007, j'ai joué deux derbys et c'était totalement fou. On jouait à domicile mais le stade était divisé en deux camps. Je n'ai jamais vécu ça en France", confie l'ancien défenseur, reparti après notre discussion dans une Mercedes immatriculée 67 (Bas-Rhin). Lorsque j'évoque avec Milorad Vucelic les affluences de plus en plus faibles en Super Liga, y compris un jour de derby éternel, les coupables sont tout trouvés pour le président du Partizan, qui déroge légèrement à la règle fixée par l'attachée de presse. "Les gens sont refroidis par le hooliganisme, le crime organisé qui s'est implanté dans les groupes ultras et par la politisation du football. Aleksandar Vucic *(le président serbe)* est supporter de Zvezda. Il dit qu'il est objectif… mais un supporter reste un supporter", ajoute-t-il.

Stades du "Moyen Âge", un sujet majeur

Ces excès des passionnés, qui ont notamment conduit à la mort du supporter toulousain Brice Taton en septembre 2009, sont l'une des causes du désamour pour le foot. "Les gens sont effrayés. À chaque derby, il y a des risques importants de voir des bagarres se déclencher. Les gens normaux ne veulent pas se retrouver au milieu de cela. Et le football ici n'a pas besoin de ça. Donc, il y a de moins en moins de supporters au stade", analyse le journaliste Vuk Zaric. Ce n'est pas la seule raison de ce désintérêt croissant. Les installations posent problème. Le stade du Partizan, imposant de l'intérieur, donne une impression de délabrement depuis l'extérieur. Certaines équipes de D1 n'ont qu'un terrain pour s'entraîner, empêchant la pratique pour les jeunes dans des conditions idéales. "Quand le Néérlandais Dick Advocaat était le sélectionneur de la Serbie *(en 2014)*, après son premier match au Rajko-Mitic, il a dit : « Mais qu'est-ce que c'est que ce stade du Moyen Âge ? » Les gens lui ont répondu : « Va te faire voir, c'est notre fierté »", me raconte Vuk Zaric. Deux facteurs auxquels il faut ajouter celui du niveau de jeu, franchement pas terrible, comme j'ai pu le remarquer durant le derby et deux autres •••

Pendant que certains Belgradois prennent un bain de soleil sur la place de la République (ci-dessus) et son monument d'inspiration austro-hongroise (page de droite), des inconditionnels donnent de la voix pour des clubs moins huppés dans la ville blanche, lors des matches à domicile de l'IMT Nouveau Belgrade (ci-dessus) ou encore du FK Vozdovac (en haut).

••• matches de D2. Conséquence : de nombreux fans ne viennent plus que pour quelques matches importants. À titre d'exemple : le Partizan réalise des affluences sous la barre des 1 000 spectateurs depuis quelques semaines et l'Étoile Rouge peine à dépasser les 18 000 en Championnat.

Dans ce marasme ambiant, plusieurs petits clubs arrivent à fidéliser ceux qui ne se retrouvent plus dans le système actuel. À la fin de la rencontre entre l'IMT et Sabac, je me suis entretenu autour d'une eau pétillante avec le directeur sportif de l'IMT, Predrag Govedarica. Celui qui a de grandes ambitions mais de faibles moyens estime que quand "la privatisation a commencé il y a trente ans, c'est devenu compliqué. Belgrade ne pouvait pas arroser tout le monde", précise l'ancien joueur, débarquant en doudoune sans manche, en pantalon militaire et qui considère, lui aussi, que le problème des équipements est un sujet majeur.

Vozdovac, l'exemple à suivre

En Serbie, l'immense majorité des clubs est détenue totalement ou en partie par les municipalités. Forcément, les investissements ne vont pas bon train. "Nos structures doivent être privées pour améliorer la compétitivité. Les clubs de Vozdovac et Cukaricki nous montrent la voie. Et être situé à Belgrade est une chance incroyable… il y a des scouts du monde entier qui viennent voir les rencontres. " Sur ses conseils avisés, rendez-vous a

ON CHANTE QUOI ? *À la gloire des deux grands ou de la Serbie*

1. Le noir et le blanc qu'on aime tendrement
Da volim Crno-Bele : c'est l'hymne du Partizan Belgrade qui accompagne l'entrée des joueurs à chaque match de foot, de basket ou de water-polo. Tout le public le reprend en chœur : "Que j'aime le noir et blanc, je le dis fièrement à tout le monde, que j'aime ce nom célèbre, je n'admire seulement que lui !" Les ultras du Partizan, les Grobari, entonnent aussi *Beogradski Partizan !*, en répondant aux fans des autres tribunes : "Je l'aime tendrement *(tendrement)* ! Je prie pour elle tous les jours *(tous les jours)* ! Club connu *(club connu)* ! De tous *(de tous)* ! Partizan Belgrade !"

2. L'étoile, qu'il pleuve, vente ou neige
I napred Zvezdo, Crvena Zvezdo : l'un des chants les plus entraînants des ultras de l'Étoile Rouge. Il est repris par tout le stade qui saute comme un seul homme pour entonner, sur l'air de *Bella Ciao* : "Et allez l'Étoile, l'Étoile Rouge, sache que toujours, Étoile, toujours, Étoile, je serai toujours là. Pour t'aimer, t'encourager et te consacrer ma vie…'' Une autre chanson, *I napred Zvezdo le*, fait lever les foules avec des paroles enflammées : "Ni la pluie, l'hiver, le soleil, le vent ou la neige ne pourra cacher ce que nous avons à montrer, nous te soutiendrons, toi, notre Étoile, où que tu sois…"

3. Kosovo ? Serbie !
Kosovo ? Srbija ! : que ce soit dans un match du Partizan, de l'Étoile Rouge ou d'une autre formation serbe, les messages politiques fusent. Les ultras ont pour habitude de crier "Kosovo" (indépendant depuis 2008) pour que le stade leur réponde "Serbie". Un point d'union entre les Grobari et leurs homologues Delije sur fond de patriotisme.

donc été pris à Vozdovac pour toquer à la porte de cette équipe belgradoise. Elle a trois particularités : le stade est moderne, niché sur le toit d'un centre commercial et 100 % privé. Bureaux et salles de sport sont neufs, le cadre de travail est presque parfait, l'équipe jouera sûrement les play-offs à l'issue de la saison régulière… Bref, ça bosse bien. Et les mordus de foot le remarquent. "Les gens du quartier sont très fiers de nous. Ici, tout est clair. Nous jouissons d'une très bonne image. Et pour nous, c'est un trésor d'avoir de tels supporters. On essaye d'en prendre soin", atteste Bojan Leontijevic, directeur sportif du FK Vozdovac mais aussi professeur à la faculté de sport. À domicile comme à l'extérieur, les Dragons, comme on les surnomme, bénéficient du soutien d'une centaine de supporters. Et c'est rare pour les écuries belgradoises dans l'ombre des deux institutions.

Au meilleur échelon du foot local depuis la séparation de la Serbie-Monténégro, après des années à avoir végété dans les divisions inférieures, Vozdovac se heurte à quelques obstacles pratiques, que connaissent d'autres formations de Serbie. "Nous avons un tout petit budget, on manque de terrains. On n'en a qu'un seul pour l'équipe pro et nous devons en trouver pour les catégories de jeunes. Le plus important dans les dix prochaines années, ce sera d'avoir des enceintes et des installations modernes. En Première Division, il y a des stades dans des états inimaginables." Sur la place du football ici, s'il admet une désaffection pour le ballon rond, il ne pense pas pouvoir bousculer une hiérarchie imposée à l'époque par le pouvoir communiste. "Ce sont des vitrines, le gouvernement veut garder cette dualité. C'est un sujet sensible." Finalement, rien n'a vraiment changé. Un son de cloche partagé par Vuk Zaric : "Ici, il n'y aura toujours que deux places dans le sport : une pour l'Étoile Rouge, une pour le Partizan."

Les petits plats dans les grands

Alors, pour tenter de grandir tout en ayant des moyens, certains clubs nouent des partenariats avec le Partizan ou l'Étoile Rouge. C'est le cas du RFK Graficar (D2). L'une des formations les plus anciennes de la ville blanche, fondée en 1922. Son directeur sportif, Nikola Ristanovic, m'a gentiment invité au restaurant et au match de Championnat. La carte "reportage sur le foot à Belgrade pour *France Football*" était séduisante pour Graficar, qui avait mis les petits plats dans les grands. Une caméra suit mes pas tandis que le dirigeant me fait visiter le nouveau stade, encore en construction. La direction a installé deux fauteuils violets au milieu du terrain pour offrir de belles images à son service communication. L'impression d'être dans un numéro de *Complément d'enquête*… Un sens du détail allant jusqu'à la flotte… Je n'ai pas le droit d'emporter la bouteille d'eau du bureau au restaurant du club car il ne s'agit pas du même •••

Avec une affluence moyenne de 1 000 spectateurs par match, le Partizan de Milorad Vucelic (ci-dessus) a du mal à exister – tout comme le modeste IMT Nouveau Belgrade (en haut) et ses vendeurs ambulants de fraises – face au basket, qui obtient de meilleurs résultats sur le plan sportif. Pionir, la salle omnisports de l'Étoile Rouge, et ses 8 000 places font d'ailleurs le plein à chaque rencontre (en haut, à droite).

Belgrade est un lieu hors du temps où les orchestres tziganes jouent dans les restaurants (en haut, à droite), où l'on peut encore fumer une cigarette dans les lieux publics et où l'Étoile Rouge et le Partizan (ci-dessus) tiennent une place à part dans l'histoire de la ville… même si certains clubs comme le FK Vozdovac de Filip Jorgovanovic (en haut) se font une place dans le cœur des habitants.

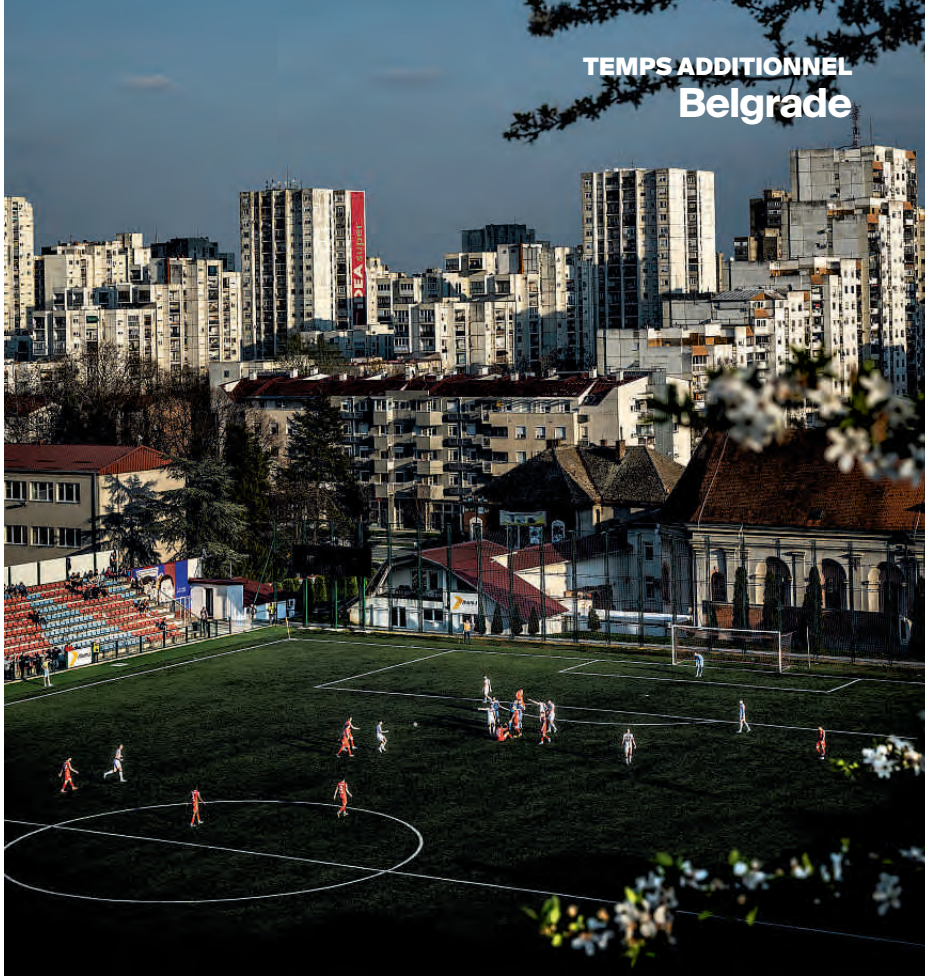
••• sponsor. Il faut dire que, grâce à ses liens avec l'Étoile Rouge, Graficar dispose d'une exposition et de moyens exceptionnels.

Après m'être englouti une succulente Karadjordjeva, ce rouleau de porc fourré au kajmak, un fromage serbe, le tout, pané, je suis prêt à le constater lors du match contre l'OFK Vrsac. Le club évolue pour le moment sur les terrains des catégories jeunes de Zvezda. Mille personnes dans les gradins, des scouts dont Marko Marin, l'ex-international allemand aux 16 capes venu superviser des espoirs pour l'Étoile Rouge. "Les gens viennent de toute la ville pour voir nos matches. On a construit une identité de jeu autour du spectacle qu'on produit et des jeunes à qui on fait confiance. On essaye d'être uniques, on est respectables et respectés. Tout le monde se connaît dans les tribunes, il n'y a pas d'insulte, pas d'incident. Si ça se passe, j'interviens avec le président", m'assure le directeur sportif. Il ne m'a pas menti, ses protégés s'imposent 4-2 dans une modeste enceinte, davantage remplie que certaines en Super Liga.

Sa stratégie pour fidéliser semble fonctionner, elle passe cependant par une relation de dépendance envers le géant belgradois. "On peut s'entraîner dans de superbes conditions, on a fait un stage à Antalya en Turquie cette saison." Et les matches sont diffusés sur la chaîne Zvezda TV, alors que la Deuxième Division, pourtant pro, n'est retransmise sur aucun canal. Je dois quitter mon camarade de l'après-midi un peu précipitamment, vers la 75e. Pour savoir vers où se dirigent ces personnes blasées par le foot, je me rends à un match d'Euroligue de basket. En Serbie, les clubs sont pour la plupart omnisports, et là encore, Partizan et Étoile Rouge ont imposé une dictature dans leur Championnat ou en Ligue adriatique.

L'engouement pour le basket

Les Noir et Blanc jouent à la Stark Arena. Une salle pleine comme un œuf, affichant 20 000 spectateurs à chaque partie et dont les tickets partent parfois en quarante-cinq minutes sur internet. Les Rouge et Blanc évoluent eux au Pionir, un écrin de 8 000 places environ, à guichets fermés constamment. D'ailleurs, pendant cette affiche opposant l'Étoile Rouge aux Espagnols de Baskonia, je retrouve Nikola Ristanovic, le directeur du RFK Graficar (D2) , qui m'avait ouvert les portes de son équipe quelques heures plus tôt. Comme quoi, tous les chemins mènent au basket. Une ambiance formidable, des ultras surexcités, des supporters qui fument des cigarettes à l'intérieur, beaucoup de policiers, disposés en rangées, des portiques d'aéroport pour garantir la sécurité… Il y avait tout du cocktail belgradois. Avec, en prime, une victoire des locaux (74-63). Tout le contraire de ce qu'on peut voir actuellement au foot. "Le basket a de meilleurs résultats, les mecs des Balkans aiment la qualité. Et puis, au football, il y a tout le



ON S'APPELLE COMMENT ? *Communisme, BTP et chambrage*

1. Étoile Rouge = l'Étoile ou les Rouge et Blanc
L'Étoile (*Zvezda*) se réfère à l'étoile rouge communiste du drapeau yougoslave sous Tito. Pour les Rouge et Blanc (*Crveno*-beli), il s'agit des couleurs du club.

2. Partizan = les Fossoyeurs ou les Noir et Blanc
Noir et Blanc *(Crno-beli)* comme les couleurs du maillot du Partizan. Les Fossoyeurs *(Grobari),* c'est ce que chantaient les supporters de Zvezda pour se moquer de leurs homologues vêtus de noir lors de leurs premiers affrontements.

3. Vozdovac = les Dragons
Pourquoi les Dragons *(Zmajevi)* ? Même au club, on ne sait pourquoi le blason est frappé de cet animal légendaire depuis la création en 1912.

4. Rad = les Constructeurs
Rad veut dire travail en serbe. Le club, basé à Banjica, un quartier ouvrier de Belgrade, a été fondé en 1958 par l'entreprise de BTP Rad. Ses joueurs sont appelés les Constructeurs *(Gradjevinari)*.

5. IMT Nouveau Belgrade = les Tractoristes
Le club, qui n'a jamais connu la D1, a été créé par l'entreprise IMT, une compagnie fabriquant des tracteurs. D'où le surnom de tractoristes *(Traktoristi).*

6. Cukaricki : les Montagnards
Club fondé en 1926 dans les hauteurs de la ville, "Cuka" n'a pas connu le haut niveau, hormis ces dernières années où les Montagnards *(Brdjani)* se sont hissés dans le top 5 de la Super Liga.

temps des problèmes. Alors que là, non, tout est fait pour qu'il n'y ait pas de débordement", m'avait expliqué Predrag Govedarica, le patron de l'IMT. "Le Partizan a retrouvé l'Euroligue après une décennie de disette. L'Étoile Rouge est parmi les meilleures équipes européennes. Il y a des résultats, et un sentiment de sécurité supérieur", me confirme le journaliste Vuk Zaric. Malgré tout, et c'est sûrement ce que tous mes interlocuteurs ont en commun, ils sont sûrs que le football est encore un sujet brûlant et enflammé à Belgrade, qui ne demande qu'une étincelle pour repartir. Ils sont aussi convaincus que la rivalité entre le Partizan et l'Étoile Rouge restera éternelle.

Les pouvoirs publics commencent à se saisir du problème en injectant massivement dans les infrastructures. Quatre nouveaux complexes sportifs sont en construction dans le pays. Le fléau du hooliganisme est combattu tant bien que mal par l'État. Il y a deux ans, un coup de filet chez les radicaux du Partizan, les Grobari, a créé un retentissement quasiment sans précédent. L'attractivité, également en cause dans le phénomène de désertification des arènes, pourrait augmenter dans les années à venir. Grâce aux performances en Coupes d'Europe des deux colosses de Belgrade, la Serbie, désormais onzième à l'indice UEFA, enverra un représentant dans chacune des trois compétitions européennes. Une situation jamais vue et porteuse d'optimisme. ⬢ S. T.

Les tribunes quasi vides du stade Bezanija (en haut), où évolue l'IMT Nouveau Belgrade, contrastent avec l'enceinte moderne du FK Vozdovac – nichée sur le toit d'un centre commercial – qui fait la fierté de son directeur sportif Bojan Leontijevic (ci-dessus).

LA GUERRE DES CRAMPONS

Le marché reste dominé par Nike, Adidas et Puma, qui se livrent une bataille sans merci pour faire venir les stars dans leurs écuries. D'autres marques tentent d'exister en engageant des joueurs libres ou en lançant des modèles accessibles au grand public. Par Oscar Bertrand

Après *la Guerre des boutons* d'Yves Robert (1962), voici sans doute bien plus qu'un film d'enfants issus de deux villages rivaux : la guerre des crampons. Du moins, gardez à l'esprit le terme "rivaux" car ces hostilités revêtent plus d'enjeux financiers qu'un sac de billes volé par Petit Gibus. Elles durent même depuis les années 1960 lorsque, déjà, des joueurs signaient des contrats à plusieurs milliers de francs avec des marques encore au top aujourd'hui.

"Généralement, tous les équipementiers, toutes les personnes travaillant dans les services marketing savent quel joueur est en contrat avec qui et jusqu'à quand, résume Thomas Prouteau, spécialiste des crampons pour le média Footpack. C'est un petit monde, tout le monde connaît tout sur les marques. Il y a des enchères avec des équipementiers qui vont proposer une somme à un joueur, puis derrière, un autre va mettre deux fois plus d'argent pour blinder le contrat. Ce sont de vraies batailles d'ego entre les marques."

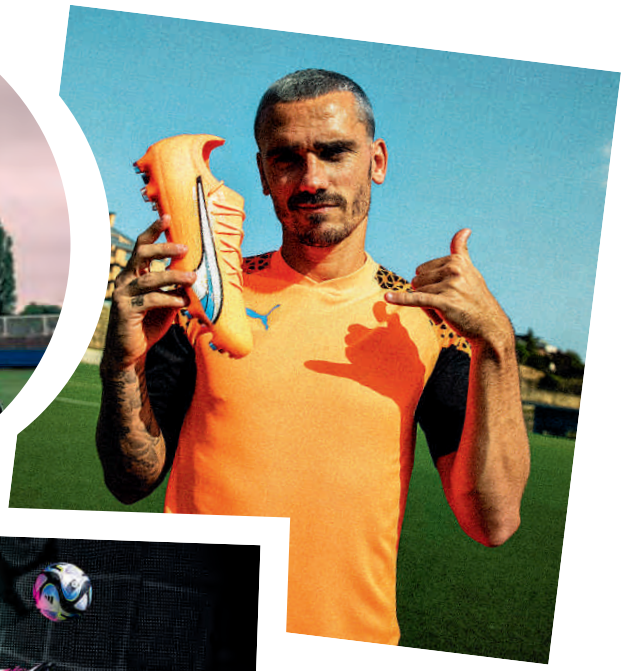
Grealish, tête d'affiche du mercato 2023

Dans un objectif de commercialisation et surtout de rayonnement, un ambassadeur représente un enjeu immense. Notamment pour les trois géants : Nike, Adidas et Puma. Et chacune de ces trois firmes – qui n'ont pas répondu à nos sollicitations – dispose d'au moins une ou plusieurs têtes d'affiche : Kylian Mbappé pour la marque à la virgule, Lionel Messi pour les trois bandes et Neymar pour le félin. Les superstars du PSG représentent ainsi bien plus qu'un trio d'attaque flamboyant, ils incarnent une publicité concurrentielle géante. "Ce qui fait vendre, c'est le top joueur, confirme Prouteau. La bataille se fait surtout entre Puma et Adidas puisque Nike a Kylian Mbappé et s'apprête à boucler la signature d'Erling Haaland *(voir encadré)*. La marque américaine se met à l'abri pendant quinze ans et semble intouchable. *(Rire.)* L'aspect financier joue, mais il y a avant tout un aspect valorisant. Neymar chez Nike, il était dans l'ombre de Cristiano Ronaldo *(aujourd'hui plus en retrait depuis qu'il*

Nike - Kipsta - Puma - Adidas

HAALAND, CYBORG SANS CONTRAT

Aussi étonnant que cela puisse paraître, l'attaquant de Manchester City n'a pas de contrat, du moins plus depuis janvier 2022. Sponsorisé par Nike lors de ses débuts à Molde, en 2017, jusqu'à l'année dernière, il fait, avec son entourage, monter les enchères. Le but ? Négocier un contrat avec la marque à la virgule tenant compte de la nouvelle valeur marchande de l'international norvégien. "Nous allons annoncer le nouveau sponsor très bientôt et il s'agit du plus gros contrat de sponsoring de l'histoire du foot", avait d'ailleurs annoncé la Brésilienne Rafaela Pimenta, son avocate et représentante, lors du Mondial 2022. Selon The Athletic, le montant pourrait atteindre 23 millions d'euros par an. En-dessous, finalement, de celui de Neymar chez Puma (25 millions d'euros), mais, en tête de la marque à la virgule, loin devant Cristiano Ronaldo (16 millions d'euros) et Kylian Mbappé (14 millions d'euros). Le deal devrait intervenir bientôt, à en croire de nombreuses sources anglaises. Car, malgré l'absence de contrat, Erling Haaland évolue avec des crampons Nike. Mais ne se refuse pas quelques apparitions à l'entraînement avec des chaussures Adidas. ⬢ O. Be.



évolue à Al-Nassr en Arabie saoudite) avant de signer chez Puma *(en 2020)*. Chez Nike, Jack Grealish *(Manchester City)* n'était jamais mis en valeur. Depuis qu'il est chez Puma en ce début d'année, il est l'égérie numéro 1 bis. Les joueurs ont tellement d'ego que l'aspect valorisant influe énormément sur la signature d'un contrat".

Kipsta et Mizuno, la carte de la proximité

Face à cette concurrence, certaines marques tentent d'exister tant bien que mal. En France, Kipsta tient la corde avec sa nouvelle chaussure : la Traxium Compressor. "On n'est pas en concurrence avec les autres marques, on veut proposer quelque chose de différent, lance Thierry Chaniolleau, chef de produits chez Kipsta. On a une autre raison d'être que les grandes marques en étant déjà très accessibles. On était très connus grâce au petit prix de nos chaussures grand public à 50 euros. Désormais, on commercialise la meilleure chaussure rapport qualité-prix à 90 euros sur le marché professionnel."

"La majeure partie du temps, c'est le joueur qui est dominant sur la marque" Thomas Prouteau, journaliste chez Footpack

Pourtant, la marque issue de l'entreprise française de vente de produits sportifs Decathlon ne bénéficie pas, pour le moment, de la même aura que ses premiers concurrents comme Joma (Espagne), Lotto (Italie) ou encore Mizuno (Japon). Sous contrat, entre autres, avec Sergio Ramos (Paris-SG), la marque nippone préfère s'appuyer sur des joueurs moins connus en guise d'ambassadeurs. Ainsi, Quentin Bernard, défenseur des Chamois Niortais, se réjouit de sa collaboration. "Je suis clairement au cœur du projet, se réjouit le défenseur du Chamois Niortais. Chez Adidas, j'étais un joueur parmi tant d'autres. Chez Mizuno, on nous consulte sur le choix des couleurs, les composants..."

Certains joueurs, enfin, n'hésitent pas à alimenter le mercato des équipementiers sur un coup de tête ou à mettre fin prématurément à leur contrat d'exclusivité. Dernièrement, sur le devant de la scène : Riyad Mahrez. Sous contrat avec Nike, l'ailier algérien de Manchester City a été aperçu avec des crampons Puma à un entraînement et semble tout proche de rallier l'écurie du félin allemand. "Mahrez, officiellement et contractuellement, oui, il aurait dû prendre une amende pour avoir porté des chaussures d'une autre marque, juge Thomas Prouteau. Mais, en réalité, cela n'arrive jamais. La majeure partie du temps, c'est le joueur qui est dominant sur la marque." Business is business. ⬢

Iorgis Matyassy/L'Équipe - Nike - Puma

LE DERNIER EMPEREUR

Florian Albert, lauréat en 1967, demeure le seul Hongrois au palmarès du Ballon d'Or. Son jeu tout en élégance restera son sceau, ce que l'on retient de ce maestro disparu en octobre 2011.

Par Thomas Simon

Paraît que les cons, ça ose tout, et que c'est même à ça qu'on les reconnaît. Alors, il y en a certainement qui s'y risqueraient. Parler d'élégance et de football sans citer le blaze de Florian Albert devrait être interdit. Les anciens n'ont aucune excuse. Aux plus jeunes, on dira simplement que Kaká n'était que le descendant d'un empereur hongrois qu'il aurait dû appeler papa. Et s'ils n'ont pas compris, on ajoutera que Dominik Szoboszlai est encore loin derrière lui (et d'autres) quand il s'agit d'établir une hiérarchie du football magyar, et que la culture de l'instant n'est pas un alibi.

Car ceux qui l'ont admiré le vendredi 15 juillet 1966 sur la pelouse de Goodison Park avec son numéro 9 dans le dos faire danser la csardas aux Brésiliens privés de Pelé (3-1) – les trimballant un coup dans le zig, un coup dans le zag, les éliminant tout en légèreté comme s'ils n'existaient pas – ne l'ont jamais oublié. Impossible. Les tribunes, une fois les bouches bées devant son sens de la passe, ses inspirations et la fluidité de son toucher refermées, se sont mises à scander son nom au moment de donner une voix aux émotions ressenties devant sa fresque symphonique.

Ceux qui l'avaient déjà vu avant, se révéler lors du Mondial 1962 au Chili (sacré meilleur buteur avec un triplé mémorable face à la Bulgarie, 6-1, et meilleur jeune joueur de la compétition), ou porter Ferencvaros, son seul club, sur les scènes nationale et continentale pour soulever la Coupe des villes de foire 1965 à Turin contre la Juventus (1-0), tout comme ceux qui ont pu se régaler après, jusqu'à ce qu'une sérieuse blessure (jambe fracturée contre le Danemark en 1969) ne lui enlève une trop grande part de magie, peuvent en témoigner et confirmer.

Dans l'ombre de Puskas

Utilisé comme attaquant de pointe avant de reculer pour devenir maître à jouer (beau), puisque selon son sélectionneur Lajos Baroti, "il était aussi bon en 10 ●●●

L'Équipe

4 mai 1968, Florian Albert célèbre la remise de son trophée dans un restaurant de Budapest.

Digne héritier des Puskas, Csibor, Kocsis ou Hidegkuti, de cette génération qui a enchanté l'Europe dans les années 1950, Florian Albert en possédait le talent, la vitesse, le sens du but et du spectacle. Celui qui, avec la Hongrie, a atteint les quarts du Mondial 1966 (en haut, à gauche devant le gardien soviétique Lev Yachine) a voué sa vie à Ferencvaros. Il y a été joueur et en fut même le président.

••• qu'en 9, (...) aussi exceptionnel à la finition qu'à la création. Albert savait tout faire et il le faisait avec une classe immense", "Csaszar" (l'Empereur), c'était la vista d'un football de velours, c'était une allure folle, de son premier pas à son port de tête altier, c'était une inspiration, une aube nouvelle à chaque prise de balle. C'était un éclat enveloppé de soie, incomparable et unique. Un jour, le défenseur Gustav Szepesi a déclaré avec regret : "Dans bien d'autres pays, Albert aurait été considéré comme le meilleur joueur de l'histoire du football national. Mais il est né en Hongrie et la Hongrie avait Puskas..."

Mais ni Puskas, ni aucun autre membre éminent du Onze d'Or champion olympique en 1952 et finaliste de la Coupe du monde 1954, n'a reçu le Ballon d'Or, Albert – l'unique Hongrois, pour l'instant – si. Et c'est comme s'il avait voulu s'en excuser. "Si le Ballon d'Or avait été créé plus tôt *(que 1956)*, je ne serais sûrement pas le seul. Au moins deux de mes compatriotes auraient été sacrés, mais ils ont fui notre pays après l'entrée des chars soviétiques à Budapest *(en novembre 1956)* et n'ont jamais pu être distingués."

Une remise dans sa cuisine

Sa place est à part, tout comme la manière dont il a appris, puis reçu la distinction, récompensant son (chef d')œuvre 1966 plus que sa seule année 1967. Lorsque son épouse, l'actrice Eva Balint, décrocha le téléphone en plein préparatif du réveillon de Noël, elle entendit : "Est-ce que je parle à la femme du meilleur joueur d'Europe ?" Immédiatement, ils comprirent. Et ce n'est finalement pas très loin du combiné qu'il put toucher la sphère dorée. "Il devait m'être remis avant Hongrie-URSS, quart de finale aller de la Coupe d'Europe des nations, le 4 mai 1968. Mais j'ai déclaré forfait et les officiels ont annulé la cérémonie prévue au Nepstadion. Max Urbini *(rédacteur en chef de* FF*)* est venu à l'hôtel où nous préparions le match pour me remettre le trophée, mais Karoly Sos, le sélectionneur, s'y est opposé et m'a renvoyé chez moi. C'est dans ma cuisine qu'a eu lieu la remise !"

Là même où il se cuisait sa viande obtenue à un tarif préférentiel une fois par semaine. "Nous bénéficions de quelques avantages en nature, car Ferencvaros était le club des syndicats agricoles." Joueur amateur – le professionnalisme n'étant alors pas reconnu dans le pays – et officiellement journaliste à l'agence de presse hongroise où il tenait une rubrique intitulée *Au milieu du terrain,* Albert a régné avec les Aigles verts durant seize ans, une fidélité décidée mais pas choisie.

Le Brésil lui faisait envie. Invité par Flamengo à passer deux semaines à Rio de Janeiro et à disputer le derby face à Vasco da Gama, il se rend sur place et constate son aura, qu'il racontera plus tard à *France Football* à l'occasion des 50 ans du Ballon d'Or. "À peine débarqué, j'ai entendu mon nom à la radio dans le taxi qui nous emmenait de l'aéroport vers l'hôtel. J'ai alors demandé qu'on m'explique ce qu'on disait de moi. Eh bien, il y avait un radioreporter qui nous suivait et qui décrivait notre itinéraire aux auditeurs..." Mais il doit décliner le contrat des Rouge et Noir, car "à cette époque, on ne pouvait pas quitter la Hongrie ; un transfert à l'étranger n'était pas compatible avec la morale sportive socialiste".

"Préservez la beauté du foot pour que le public continue à l'aimer" Florian Albert

PA Images/Alamy Stock Photo - Fred Mons/L'Équipe - L'Équipe - Gyula Kovacs/EZPA via MAXPPP

Amateur, Florian Albert était officiellement journaliste à l'agence de presse hongroise où il tenait une rubrique intitulée *Au milieu du terrain*. Sa renommée était telle que le club brésilien de Flamengo lui proposa de l'engager. En vain, le régime communiste de Budapest n'autorisait pas les transferts à l'étranger.

Le classement de 1967

1. **Florian Albert** (HON, Ferencvaros), 68 pts
2. **Bobby Charlton** (ANG, Manchester Utd), 40 pts
3. **Jimmy Johnstone** (ECO, Celtic Glasg.), 39 pts
4. **Franz Beckenbauer** (RFA, Bayern), 37 pts
5. **Eusebio** (POR, Benfica), 26 pts
6. **Tommy Gemmell** (ECO, Celtic Glasg.), 21 pts
7. **George Best** (ILN, Manchester United), 18 pts
-. **Gerd Müller** (RFA, Bayern), 18 pts
9. **Igor Tchislenko** (URSS, Torpedo Moscou), 9 pts
10. **Sandro Mazzola** (ITA, Inter Milan), 8 pts
-. **Janos Farkas** (HON, Vasas Budapest), 8 pts
-. **Pirri** (ESP, Real Madrid), 8 pts
13. **Edouard Streltsov** (URSS, Torpedo M.), 6 pts
-. **Luigi Riva** (ITA, Cagliari), 6 pts
15. **Anatoli Bychovets** (URSS, Dynamo Kiev), 5 pts
16. **Gianni Rivera** (ITA, AC Milan), 4 pts
-. **Alan Ball** (ANG, Everton), 4 pts
-. **Helmut Haller** (RFA, Bologne), 4 pts
-. **Wlodzimierz Lubanski** (POL, Gornik), 4 pts
20. **Giacinto Facchetti** (ITA, Inter Milan), 3 pts
-. **Zvezdan Cebinac** (YOU, Nuremberg), 3 pts
-. **Paul Van Himst** (BEL, Anderlecht), 3 pts
-. **Geoffrey Hurst** (ANG, West Ham), 3 pts
-. **Wolfgang Overath** (RFA, Munich 1860), 3 pts
25. **Jimmy Greaves** (ANG, Tottenham), 2 pts
-. **Nikola Kotkov** (BUL, Lokomotiv Sofia), 2 pts

Sa carrière de joueur terminée, et malgré des expériences d'entraîneur (en Libye) puis de dirigeant (au sein de Ferencvaros, bien évidemment) inabouties, il n'avait qu'un souhait qu'il martelait, le même finalement qu'il formulait à chaque fois qu'il portait le ballon : "Préservez la beauté du football pour que le public continue à l'aimer."

Des obsèques diffusées en direct

L'amour, présent partout, jusqu'à sa mort en 2011 et ses obsèques diffusées en direct à la télé. Dans l'enceinte remplie du Fradi, le silence, du noir jusque sur le terrain, des bougies et une banderole : "Que Dieu soit toujours avec vous, Empereur."

Un début d'épitaphe, qu'on laisse à l'écrivain Peter Esterhazy, fan du club, chérissant ses souvenirs d'Albert dans son *Voyage au bout des seize mètres* : "Je garde surtout ce mouvement, qui m'avait fait lever, comme les dix-mille supporters du stade, sans savoir où cela allait conduire, si nous allions nous mettre debout, nous mettre sur la pointe des pieds, en allongeant le cou, la bouche entrouverte, et tout le gradin soupire ou simplement inspire l'air au même instant. Et tout ça pour quelle raison ? Parce que « le Flori » a reçu un ballon à mi-terrain et, après avoir légèrement basculé le buste en avant, a levé ses mains, ses bras, telle une aile, nous pouvions supposer à juste titre qu'il allait se lancer, qu'il se mettrait à slalomer, n'ayant devant lui que cinq défenseurs. Dans le cas de quatre, le but était certain, dans le cas de cinq, on ne savait pas, il fallait l'espérer. C'est l'espoir qui nous avait fait nous lever. Ça n'existe plus. Ce geste et cette élévation ont disparu de l'univers." Mais l'Empereur, lui, est éternel. ⬢ **T. S.**

Florian Albert
Né le 15 septembre 1941, à Hercegzanto (Hongrie). Décédé à 70 ans, le 31 octobre 2011 à Budapest (Hongrie). 1,81 m ; 72 kg. Attaquant. International hongrois (75 sélections, 31 buts).

Parcours
Ferencvaros (1958-1974).

Palmarès
Coupe des villes de foire 1965 ; Championnat de Hongrie 1963, 1964, 1967 et 1968 ; Coupe de Hongrie 1958, 1972 et 1974.

Nom Hrabe
Prénom Stanislav
Âge 63 ans
Pays République tchèque

Média Freelance, collabore notamment à *Ruik Football*
Club préféré Slavia Prague

Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 28
Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 14/28

"MA GÉNÉRATION EST NOSTALGIQUE DE 1996"

"Devenir juré du Ballon d'Or en 1994 fut quelque chose de très stressant pour moi. Je suis arrivé après la séparation tchécoslovaque *(débutée en 1992)* et les qualifications pour le Mondial 1994 aux États-Unis *(la sélection de Tchécoslovaquie fut maintenue jusqu'en novembre 1993)*. Ma génération est nostalgique de cette époque, de l'Euro 1996 *(défaite en finale face à l'Allemagne, 1-2 but en or)*. Celle d'avant garde en mémoire le Championnat d'Europe 1976 *(remporté par la Tchécoslovaquie, contre la RFA, 2-2, 5-3 aux tirs au but)* avec Antonin Panenka, Ivo Viktor, Zdenek Nehoda... Et, bien sûr, en 1962, il y a eu le Ballon d'Or de Josef Masopust.

Pour les jeunes d'aujourd'hui, ce sont là des légendes qu'ils découvrent dans les livres ou sur de vieilles vidéos. Moi-même, je n'ai jamais vu jouer Masopust, si ce n'est des extraits de matches. J'ai quand même eu l'occasion de discuter avec lui à plusieurs reprises et j'ai beaucoup lu à son sujet. Je me souviens que mon collègue Peter Surin, juré du Ballon d'Or *France Football* avant moi pour la Tchécoslovaquie, m'avait dit : « Masopust, c'est comme un grand frère pour nous ! Il fut le plus grand joueur d'Europe ! Il est impossible de comparer quoi que ce soit avec ce grand exploit ! »

"Nedved serait un meilleur joueur que Masopust"

Et puis, un jour, Pavel Nedved est devenu, à son tour, le roi du football mondial. Je me rappelle très bien de cette édition 2003. J'avais un peu de retard dans mon vote, que j'ai envoyé, par télécopie, seulement trois jours avant la date limite. J'ai donné Nedved premier et Thierry Henry deuxième. Ce dernier était vraiment un formidable attaquant, et un candidat très sérieux à la victoire. Je pense avoir été juste et fidèle à l'esprit sportif. J'avais énormément d'informations parvenant de la Juventus Turin. Cette année-là, Nedved était une vedette. Ce fut une immense fête pour le football tchèque.

Mon opinion, c'est que, actuellement, Nedved serait un meilleur joueur que Masopust. Masopust était grand et technique. Pelé a d'ailleurs dit : « Masopust, c'est un technicien comme les Brésiliens ! Ce n'est pas possible, il n'est pas d'origine tchèque ! » Mais il n'était pas rapide et pas du tout agressif. À l'époque de Nedved, nous avions encore beaucoup de joueurs de niveau international pour l'entourer : Petr Cech, Tomas Rosicky, Vladimir Smicer... Aujourd'hui, nous n'avons plus qu'un seul joueur de haut rang : Patrik Schick *(attaquant du Bayer Leverkusen, meilleur buteur de l'Euro 2021)*." Rémi Tricault

Illustration Laura Axquaviva

La paire Jean Paul Gaultier souhaitée par KB9 était "un modèle extrêmement dur à trouver", résument les créateurs de Broothers.

ILS ONT CHANGÉ DE MONTURE

D'un local de 11 m² près de Roubaix à la cérémonie du Ballon d'Or 2022 au théâtre du Châtelet à Paris, les opticiens Broothers ont fait du chemin en obtenant la reconnaissance de Karim Benzema et d'autres stars du ballon rond.

Par Mahefa Rakotoson-Bertin
Photos Sébastien Boué/L'Équipe

Le look est déjà passé à la postérité. Smoking noir Fendi, chemise blanche entourée d'un col noir et lunettes dorées vissées sur le nez. Karim Benzema en Tupac Shakur. Le 17 octobre dernier, les réseaux sociaux n'ont pas tardé à dégainer des photos comparatives entre le nouveau Ballon d'Or et l'icône du rap américain. "À une semaine près, sa tenue n'était pas complète et ça n'aurait pas fait l'effet escompté", assure Nassim Bourouina. Pour mieux comprendre, il faut se rendre à 210 bornes au nord du théâtre du Châtelet. Les briques rouges et la grisaille nous plongent immédiatement dans le décor roubaisien. La devanture affiche en grand le nom Broothers. À l'intérieur, les paires de lunettes Fendi, Gucci ou Cartier ornent un espace aéré. Nassim nous accueille avec son frère, Smaïl. Respectivement 32 et 36 ans. La paire de lunettes de "KB9", c'est eux.

"Un message de Karim à 22 h 30"

Et comme pour l'attaquant du Real Madrid, cette soirée-là fut une consécration pour les lunetiers. "Autant professionnelle que personnelle, étant des fans de foot", détaille Nassim. "Et fans de Karim", complète l'aîné. Avant même ce coup d'éclat, Broothers était identifié comme "l'opticien de Karim Benzema". Les Roubaisiens travaillent en étroite collaboration avec lui depuis 2020. Leur marque de fabrique ? Toujours partir du visage du client. Prendre des montures de luxe et les customiser en modifiant la forme et/ou la couleur du verre pour en faire un modèle unique. "On a connu Karim au moment du Covid, via des amis en commun. Il a apprécié notre boulot et, depuis, on communique directement sur Instagram." C'est sur ce réseau social que Smaïl reçoit la commande du futur Ballon d'Or, un mois seulement avant la cérémonie. "Il m'a envoyé un message à 22 h 30 avec la photo de Tupac qui porte la paire. Du Jean Paul Gaultier. Coup de pression. J'appelle Nassim. On se doutait que c'était pour le Ballon d'Or, sauf que c'est un modèle extrêmement dur à trouver. Ça a été un vrai challenge."

La marque éponyme du créateur de mode français n'a plus produit de paires de lunettes depuis les années 1990. "Aujourd'hui, elles sont collector et appartiennent à des particuliers ou à des opticiens à travers le monde", retrace Smaïl. Les deux frères font marcher leur réseau. Les jours passent. Les nuits se raccourcissent. Les cernes noircissent. "Je me disais que c'était foutu", se rappelle l'aîné. Avant de trouver leur Graal une semaine avant l'échéance. Aux États-Unis. "Lorsqu'on a eu la paire, c'est comme si je soulevais •••

De luxueuses lunettes Fendi, Gucci ou Cartier ornent le show-room de Broothers, installé à Roubaix et créé par Nassim et Smaïl Bourouina (en haut, à gauche).

••• la coupe du monde", s'amuse le benjamin de la famille.

Elle arrive dans un bon état. Les verres sont un peu rayés et nécessitent d'être changés. Le rendez-vous pour la livraison se fait alors le jour de la cérémonie. "On devait aller à Paris pour un show-room. On a déposé la paire à 18 heures en bas de son hôtel, juste avant le tapis rouge." Puis ils reprennent le train pour rentrer dans le Nord. "Mais on est restés bloqués pendant plus de trois heures, détaille Nassim. Il y avait des individus sur les rails… On a regardé toute la cérémonie dans le train." Deux téléspectateurs pas comme les autres parmi les plus de 2 millions branchés sur la chaîne L'Équipe.

"On a reçu des centaines de messages du monde entier. Encore aujourd'hui. Certains nous disent : « On est fiers d'être vos clients. » Ils posent des questions sur Karim ou demandent à avoir la paire Jean Paul Gaultier. On leur explique que ce n'est pas possible. Ce jour-là, j'aurais voulu en avoir 500 exemplaires, je les aurais tous vendus. D'autres joueurs de foot me l'ont réclamée." Et, comme Benzema lors de la cérémonie, qui dit consécration, dit remerciements. "Tout ce qu'on a là, on le doit à nos parents, martèlent les frangins. Ce sont eux qui, lorsque Smaïl n'avait pas de perspective d'avenir à la sortie du bac, l'ont poussé vers le métier d'opticien. Et plus tard, j'ai dit à Nassim : « Fais comme moi, on travaillera ensemble. »" Son cadet a suivi la voie, rejoignant les bancs de l'école d'optique de Lille.

"On a reçu des centaines de messages. D'autres joueurs nous ont réclamé la paire"
Les frères Bourouina

À sa sortie, Nassim connaît des difficultés à trouver du travail. Dans le même temps, son frère est licencié. "On s'est demandé ce qu'on allait devenir…" La solution vient des parents. Encore. "On est tous les deux diplômés et ils nous disent : « Pourquoi ne vous lancez-vous pas dans le métier d'opticien à domicile ? » On ne sait pas d'où ils ont sorti ce filon, il devait y en avoir deux ou trois en France à l'époque." Fin 2014, plus précisément.

Les invités de Franck Ribéry

Papa et maman dégotent un local de 11 m² à Lannoy, troisième plus petite ville de France en superficie. "Ils ont acheté un bureau où il y avait encore du scotch collé dessus et deux chaises sur Leboncoin", se marre toujours Nassim. "Nous, on a pris une machine d'occasion pour tailler le verre, et un petit stock de paires. Aucun fournisseur ne voulait travailler avec nous."

À l'époque, ils se nomment Vision à domicile et se déplacent chez les personnes âgées, dans les EHPAD, chez des particuliers ou des patrons. C'est aussi là qu'ils collaborent pour la première fois avec une star. Leur premier "petit buzz". Avec Gradur. Le rappeur du coin leur fait de la pub et les emmène voir Booba. Puis tout s'accélère à l'été 2016. Les frères quittent leur placard pour un 35 m² au cœur de Roubaix. "Cette fois, on avait deux bureaux", ironise Smaïl. "Un mois plus tard, on fait l'une de nos plus belles rencontres." Une connaissance commune de Gradur et Ribéry fait le lien avec les deux hommes et "Kaiser Franck" les invite à la Säbener Strasse. "On n'avait même pas de magasin qu'on était invités au centre d'entraînement du Bayern Munich, recontextualise Smaïl. C'était un rêve." Qu'ils ont vécu pleinement. Loges VIP aux côtés du président du directoire Karl-Heinz Rummenigge et de Juan Bernat, blessé, pour la réception du Hertha Berlin, dîner avec Ribéry et ses amis avant d'assister à l'entraînement à huis clos le lendemain.

En déplacement, les opticiens se baladent avec leur marmotte – une valise de présentation – pleine. Elle peut contenir jusqu'à 150 paires de lunettes. "Après la séance, on nous installe dans une pièce à

Franck Seguin/L'Équipe - Facebook Vision à domicile - Kevin.Mazur/Wire Image/Getty Images

Pour la remise du BO 2022, Karim Benzema a demandé aux frères Bourouina de lui fournir une paire identique à celle portée par le rappeur Tupac Shakur (à gauche). Mais, c'est la rencontre à l'été 2016 avec Franck Ribéry qui leur a ouvert les portes de la renommée.

part. Et là, on voit les joueurs débarquer un à un : *(Arturo)* Vidal, *(Joshua)* Kimmich, *(Thomas)* Müller, *(David)* Alaba, Rafinha… Franck nous présentait, on faisait une photo, ils essayaient des solaires et partaient avec", rapporte Smaïl. "C'était n'importe quoi, explose de rire Nassim. J'étais en train de vendre des lunettes à Thomas Müller, champion du monde, alors que, deux jours avant, je jouais avec son personnage sur *FIFA*." Le voilà, le premier gros buzz.

Grâce au bouche-à-oreille, d'autres joueurs font appel à leurs services. Sur le compte Instagram de Broothers, les frères fans de la génération 1987 affichent fièrement leurs rencontres. Benzema, donc, Hatem Ben Arfa et Jérémy Ménez, évidemment. Mais aussi Pierre-Emerick Aubameyang, Nabil Fekir, Adam Ounas, Alassane Pléa, Rayan Cherki, Mike Maignan, Yassine Benzia ou Marvin Martin.

Leur rêve ? Habiller Messi et Zidane

"En fait, on a découvert un monde qu'on ne connaissait pas", décrit Smaïl. Lui a connu les Championnats nationaux en jeunes. De ses 15 à 18 ans sous les couleurs de Wasquehal. Il a également honoré quelques sélections avec l'équipe nationale algérienne U19 en 2004, avant de lâcher le foot après s'être fait les croisés. Pour Nassim, le ballon rond, c'était plutôt derrière l'écran : "À mon palmarès, j'ai quand même remporté un tournoi *PES* : 10-1 en finale !" "Dans tous les cas, on ne s'est jamais dit qu'un jour on se retrouverait chez Ferland Mendy, à Madrid, et qu'il appellerait Mouctar Diakhaby *(Valence CF)* en visio pour lui montrer nos modèles et lui en prendre juste avant qu'ils ne partent en vacances ensemble", résume Smaïl. Simplicité est le mot d'ordre. "Même si on peut être impressionnés, on n'est jamais tombés face à un pro qui nous a « choqués ». Avec Karim, on est de la même génération, donc ça colle. Pour les autres, c'est lié à notre naturel et au fait qu'on vient du même milieu."

"On est de la même génération que Karim, ça colle. Avec les autres joueurs, on vient du même milieu" Les frères Bourouina

En 2019, Vision à domicile devient Broothers. Fini (ou presque) la vente à domicile. Place au show-room, uniquement sur rendez-vous. "La confiance des footballeurs nous a permis d'avoir cette énorme vitrine, on a gagné en crédibilité auprès des fournisseurs qui ne nous faisaient pas confiance en 2015", se souvient le grand frère. "Mais ce n'est que le début", relance plein d'ambition le petit. Les frangins réfléchissent à ouvrir une deuxième boutique.

"Avant, la paire de lunettes était presque un fardeau. Surtout pour les jeunes", décrit Nassim. "Aujourd'hui, c'est un accessoire", complète son frère. Le style se niche dans les détails. Dans les semaines à venir, Broothers sera le premier opticien à proposer un service de location de lunettes de luxe. En attendant, les frères rêvent d'habiller d'autres figures. Lionel Messi, Zinédine Zidane ou Ronaldo le Brésilien. Sans jamais oublier d'être reconnaissants : "Être à Roubaix et toucher le Bayern ou le Real, on s'en contente déjà assez." ⬢ M. R.-B.

DERRIÈRE LA PORTE

Paul Breitner, ici avec le Bayern, a toujours dénoté dans le foot ouest-allemand. Lecteur de Marx et Mao, fan du Che, champion du monde 1974, "Paul le Rouge" s'est mis à dos l'intouchable Franz Beckenbauer et a boycotté la sélection de 1975 à 1981. Critiqué en raison de son goût pour l'argent, l'ancien latéral reconverti milieu, a forcé l'entrée du Ballon d'Or à six reprises entre 1972 et 1982. Sa meilleure place ? Dauphin de Karl-Heinz Rummenigge, en 1981. Aujourd'hui, à 71 ans, l'ancien sniper dans les médias se consacre à ses activités dans le secteur immobilier. Comme quoi, ouvrir les portes était bien une vocation.

L'ÉQUIPE
explore

exclusivité abonnés

à retrouver sur L'Équipe explore

long format

Génération prodiges

L'Équipe explore, inclus dans l'abonnement L'Équipe à partir de 7€99/mois

les créations et contenus originaux sur le site et l'application

L'ÉQUIPE

Offre Découverte à partir de 7,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Essentiel à partir de 9,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Intégrale à partir de 11,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Voir conditions complètes sur lequipe.fr

HAMILTON

JAZZMASTER
PERFORMER

HAMILTONWATCH.COM
01 53 81 23 52